

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Saint Louis	Xavier de Magallon
La structure économique du monde	Maurice Defourny
Quelques souvenirs littéraires	Firmin van den Bosch
Le cœur de Chopin	Jean Soulairol
Lettre du curé Pecquet sur « le Mystère Quotidien » de Jules Destrée	Omer Englebert
La situation des catholiques en Autriche	D ^r Joseph Eberlé
Les idées et les faits : Chronique des idées : La mystique des Pays-Bas et la mystique Espagnole ?	
Mgr J. Schyrgens. — Allemagne. — Grande-Bretagne. — Etats-Unis.	

La Semaine

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS présente à son vénéré Archevêque ses bien vives félicitations à l'occasion de sa prochaine élévation au Cardinalat. Elle est heureuse de pouvoir redire à Celui que l'Esprit-Saint établit pour régir l'Eglise particulière de Malines — par laquelle notre effort d'apostolat intellectuel se rattache à la grande œuvre apostolique de l'Eglise de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises particulières — son profond respect, son entière et filiale soumission, et son sincère désir de coopérer, dans la mesure de ses moyens, à faciliter la lourde tâche du Primat de Belgique.

♦ M. Brunfaut a beau insulter grossièrement Mussolini du haut de la tribune parlementaire, M. Vandervelde a beau boudier le chef du gouvernement italien, en risquant par là de compromettre gravement d'importants intérêts nationaux, n'empêche que quand le Duce élève la voix, l'Europe entière lui prête la plus grande et la plus déferante attention.

Mussolini a apporté en politique un TOX nouveau. On rait volontiers, aux débuts du fascisme, de cette façon inédite de s'adresser à un grand peuple. Les malins, ou qui se croyaient tels, évoquaient le spectre de Don Quichotte. La magnifique renaissance italienne est là, sous nos yeux, qui plaide avec éclat contre les rieurs.

La lecture du discours prononcé, ces jours-ci, par le Duce, à la Chambre italienne n'est pas faite pour réjouir les endormeurs et les pacifistes. L'Italie est bel et bien partie à la conquête d'un empire! L'âme italienne une, vibrante, plus une et plus vibrante à l'heure actuelle que nulle autre âme nationale, rend un son de jeunesse, de désir d'action, d'enthousiasme qui n'est, d'ailleurs, pas sans inquiéter quelque peu.

Mais quand Mussolini dit tout haut, ce que, d'ailleurs, aucun gouvernement n'ignore, mais ce que dans certains pays on s'applique à cacher aux « Peuples Souverains » — que, malgré Locarno, « les Nations locarnistes s'arment sur terre et sur mer » — qui donc travaille le plus efficacement à maintenir la paix?

Et n'est-ce pas faire œuvre pacifique que de s'écrier en face de l'agitation militariste et revancharde qui menace d'emporter le peuple allemand : « De Trieste à Riga, proclamant les casques d'acier. Le devoir précis de l'Italie fasciste est de mettre au point toutes ses forces armées, terrestres, maritimes et aériennes »?

Tout Allemand espère bien que, d'ici quelques années, la roue de la fortune tournera. Ecoutez Mussolini : « Nous pourrons

alors, demain, lorsque entre 1935 et 1940, nous serons à un moment vital de l'histoire européenne, faire écouter notre voix et voir finalement reconnus nos droits. »

Un tel langage, une pareille attitude font plus pour contenir l'Allemagne, que cette politique de l'autriche trop souvent pratiquée ailleurs...

Evidemment, il y a le danger, le grand danger, de voir une Italie forte abuser de sa force. Mais à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne de poursuivre une grande et saine politique, à eux d'organiser fortement leurs peuples respectifs. L'Italie fasciste ne sera dangereuse que si les autres Puissances européennes se laissent énerver et affaiblir par de faux idéalismes, par le romantisme démocratique, par un pacifisme chimérique, par toutes les nuées enfin que le Restaurateur Romain a chassées du ciel de son pays.

« J'en ai encore pour quinze ans, — a-t-il déclaré, — et mon successeur n'est pas encore né... »

Oh! L'avenir!... Il n'est qu'à Dieu, grand homme... Et, s'il te faut encore quinze ans pour parfaire ton ouvrage, attention! crains Dieu, car c'est de Lui seul que relèvent les empires, et ils travaillent en vain ceux qui veulent édifier sans Lui...

♦ Le sympathique ambassadeur des Etats-Unis à Paris, M. Myron T. Herrick, a prononcé, à l'occasion du Memorial Day, un discours où il a dénoncé les méfaits du bolchevisme.

« Une démocratie malade peut devenir un péril aussi grave que le plus fou des rois ». « Je déclare que, quant à nous, Américains, il ne convient pas que nous laissions une bande d'hommes inoculer un poison mortel à nos concitoyens. »

« Nous ne songeons pas à attaquer le régime soviétique en Russie. Ce qu'il fait sur son propre domaine le regarde. Mais nous nous refusons, avec toute la gravité d'une nation qui se respecte, et, sans égard pour des considérations matérielles, à donner à ses dirigeants les moyens et l'occasion de nous empoisonner. Nous sommes décidés à défendre aussi vigoureusement notre pays contre le bolchevisme que nos ancêtres l'ont défendu contre la tyrannie, et le fait qu'un gouvernement envoie secrètement contre nous les germes d'une maladie infâme, au lieu d'envoyer ouvertement contre nous des armées, ne rend pas l'invasion moins félonne et n'affaiblit pas notre devoir de la repousser. »

Mais comment se défendre efficacement contre la propagande soviétique tant qu'on n'aura pas détruit le repaire des brigandés? Que de temps perdu et de forces gaspillées!

Saint Louis

La plupart des Saints ont fait briller dans les choses les plus humbles une grande lumière. Celui dont nous allons un instant contempler la figure se détache au contraire avec une splendeur céleste de tous les rayonnements terrestres. Il est sur le trône, en pleine clarté. Il tient le sceptre qui est déjà le premier monde. Mais, pourpre et or, gloire, tout s'efface à l'éclat de ses vertus.

Un jour, une femme dont l'histoire a conservé le nom, la Sauvette, plaidant au Parlement de Paris, interpelle le Roi descendant les degrés : « *Fi! fi! tu n'es que de la troupe des frères mineurs et précheurs, c'est grand dommage que tu es roi, c'est grand merveille que tu ne sois boulé hors du royaume!* » Et comme les sergents la veulent battre et chasser, il les en empêche, il répond en souriant : « *Certes, vous dites vrai, je ne suis pas digne d'être roi et, s'il eut plu à Notre-Seigneur, il eût mieux valu qu'un autre que moi fut roi, qui sut mieux gouverner le royaume.* » Mais, l'étant, il s'appliqua à l'être de son mieux. Ce n'est point par des aptitudes spéciales qu'il y excella, mais par une volonté du bien, du vrai, du juste qui l'eussent rendu partout ce qu'il fût dans la fonction royale. Ce qui resplendit en saint Louis non plus que le roi, mais faisant précisément l'excellence du roi, c'est l'homme, L'honnête homme. Le chrétien. Ajoutons, à cause d'un certain tour vif et charmant, le Français. Et bien plus encore. Bien que ce ne soit point par là qu'en général on l'admire, bien qu'en apparence il ait là échoué, c'est lorsqu'il s'est éloigné de son royaume qu'il a été le plus roi, c'est lorsqu'il a entraîné la France au service d'une cause intéressant tous les peuples qu'il a été le plus français. Gardons-nous de ne pas voir et de ne pas dire que saint Louis est avant tout le Croisé.

Louis IX naquit à Poissy (Louis de Poissy, comme il aimait à signer, du lieu non, disait-il, de sa naissance, mais de son baptême), le 25 avril 1214, l'année de la bataille de Bouvines, comme Louis XIV monta sur le trône l'année de la bataille de Rocroy. L'histoire a de ces perspectives et se plaît à dresser de ces portiques devant les pas des grands hommes. L'enfance de saint Louis, c'est sa mère. Et une grande partie de sa vie fut sa mère dont il adoucit plutôt qu'il n'eût à viriliser le génie de commandement. Génie des femmes de Castille, sainte Thérèse, la reine Blanche. L'éducation de saint Louis fut tendre et rude. La prière y abondait. Le fouet n'y manquait pas. Ce qui prouve qu'il eut ses défauts (quelle serait sa gloire de n'avoir rien à vaincre?), de ces défauts qui se font qualités : fougue, ténacité. Saint Louis le miséricordieux ne devait jamais être Louis le Débonnaire. Blanche de Castille le mène fort aux offices. Elle le mène aussi face aux châteaux rebelles. Au siège de Bellesme, il a quinze ans, il est à ses côtés. Blanche de Castille lui enseigne ce qu'il aura tant de peine un jour à faire entrer dans la tête du bon sénéchal de Champagne qu'il faut se préférer mort qu'en état de péché mortel, mais c'est elle qui lui met le heaume en tête et le lance aux assauts.

Blanche non plus n'était pas sans défauts. C'était du moins l'avis de Marguerite de Provence. Blanche de Castille était une maîtresse femme, mais femme. Une mère, mais une belle-mère. On se souvient du récit, entre cent autres, de Joinville et com-

ment le jeune ménage se donnait rendez-vous dans l'escalier reliant ses deux chambres afin que lorsque la reine-mère survenait dans l'une ou l'autre elle ne les y trouvât pas trop souvent ensemble. « *Quand les huissiers voyaient venir la reine Blanche, ils frappaient à la porte...* » Traits charmants! Humble humanité chez les plus grands! Sur l'escalier tournant de saint Louis, scène de l'éternelle comédie par des acteurs de la grande tragédie et même de la Divine Comédie!

Blanche de Castille cependant, par un étonnant mélange d'énergie et d'adresse, a placé, puis affermi la couronne sur le front de son fils qui n'a que douze ans quand meurt Philippe VIII. Elle brise l'éternelle coalition des régences. S'agissait-il seulement de donner la régence au comte de Boulogne ou la couronne à Enguerrand de Coucy? Entre Henri III d'Angleterre et Raymond VII de Toulouse, Pierre Mauclerc de Bretagne noue le complot. Mais Blanche se hâte. Avant qu'ils ne bougent, saint Louis est sacré. A l'exemple de Philippe-Auguste refoulant avec les communes — la nation armée, déjà! — le roi anglais et l'empereur allemand, elle fait prêter serment aux bonnes villes. Elle ramène au roi Thibaut, comte de Champagne, bientôt, grâce à elle, roi de Navarre. Enfin Mauclerc lui-même fléchit, se soumet. Tout cela non sans force négociations et chevauchées dont le jeune Louis prend sa part, au bout desquelles Blanche de Castille lui remet le beau royaume pacifié.

* * *

Le voilà roi. Et roi à une époque où c'était une grande chose que de l'être, mais où il n'était guère possible de l'être en roi fainéant. Le titre de roi élève déjà infiniment celui qui le porte au-dessus de ceux hier ses égaux dont la puissance encore balancerait la sienne. Mais il faut qu'il le défende de sa personne. On ne prononce plus l'insolente parole : « *Qui t'a fait roi?* » Mais elle fut vite remontée du cœur aux lèvres si le roi n'avait apparu par ses qualités personnelles digne de l'être. Vérités de tous les temps. La politique comme la guerre est la science de l'action; les thèses ne triomphent que si elles s'incarnent. Saint Louis fit à merveille son métier de roi. En même temps, il ajouta à l'immense prestige de la royauté une splendeur mystique qui ne s'éteignit plus. Un Louis XI, un Henri III sont recouverts de ce manteau miraculeux. Dans ce « *charme séculaire de la royauté* », dont parle l'historien révolutionnaire, saint Louis mit l'ingrédient le plus précieux. Puissance spirituelle qui croîtra d'âge en âge, et qui fut tout de suite ressentie. Une clarté d'aurore, un souffle de printemps semblent se répandre sur l'Europe à l'avènement de saint Louis.

Blanche de Castille avait dompté les révoltes des grands vassaux mais elle n'en avait pas supprimé les causes qui tenaient à la constitution même de l'état féodal. A peine saint Louis prend-il le pouvoir, un orage formidable se prépare dans le Midi, un de ceux que la France si souvent traversera avec bonheur, non sans y risquer sa vie.

La fureur d'une femme provoqua celui-ci. La comtesse de la

Marche, veuve de Jean-sans-Terre, mère de Henri III, la reine Isabelle, comme on continuait à la nommer, ne pouvait supporter de voir son mari vassal d'Alfonse, comte de Poitiers. A la suite des fêtes données dans cette ville et où il dût prêter hommage, elle fit déménager jusqu'au moindre meuble du château de Lusignan où saint Louis et ses frères avaient couché. Elle déclare à son mari qu'elle ne le reverra de sa vie, s'il ne la venge. A la Noël suivante, Hugues de Lusignan vient à Poitiers, défie publiquement le comte, et s'enfuit au galop de son cheval de bataille après avoir mis le feu à la maison où il a logé. Présage d'un incendie plus grave. Car il a décidé à la guerre et Henri III, et Raymond VII espérant sa revanche avec tout le Midi frémissant, et jusqu'au roi d'Aragon qui, seigneur de Montpellier, prétendait sur Carcassonne.

Avant qu'Henri III, se débattant avec ses barons, soit en campagne, saint Louis est à Chignon avec 4,000 chevaliers, 20,000 écuvers. Il enlève Montreuil en Gâtine, Béruges, Fontenay-le-Comte, Moncontour si bien que, d'après certains chroniqueurs, Isabelle désespérée tente de le faire empoisonner. Henri III arrive enfin. Il descend, puis remonte la Charente, et se fixe à Taillebourg. C'est là que saint Louis, en attendant le chêne de Vincennes, la mer de Damiette, la prison du sultan, la plage de Tunis, livre sa première image impérissable à la postérité.

Qu'un soldat essentiellement, que Bonaparte, s'élançant au pont d'Arcole, c'est beau, mais l'admirable est de voir le pacifique, le saint, le sage armé. La Charente est rapide. Les Français l'ont passée sur ponts volants. Comme toujours, ils se sont trop avancés, en trop petit nombre. C'est alors que saint Louis apparaît tel et plus éclatant encore que Joinville nous le peindra huit ans plus tard, à Mansourah, arrivant « à grand bruit de trompettes et de cymbales. Jamais je ne vis si beau chevalier, il apparaissait au-dessus de toute sa gent, les dépassant à partir des épaules, un heaume doré en son chef, une épée d'Allemagne à la main. » A Taillebourg, il a vingt-huit ans. Il avait de magnifiques cheveux blancs comme la race du Hainaut dont il tenait par sa grand-mère, mais aussi comme les Grecs d'Homère; et, sans doute, dans le combat comme dans le discours ou l'oraison, le feu de ceux qui ont Dieu en eux. Une vision surnaturelle expliquait la fuite éperdue du roi anglais qui, emporté par un cheval très rapide, ne s'arrêta qu'en la ville de Saintes. A Saintes, le bruit court que saint Louis approche : Henri III de nouveau de sauter en selle avec ses seigneurs et soldats, bien que sur le point de se mettre à table : « Ils laissèrent les mets à demi-cuits et se mirent en course à jeun », fait inouï et scandaleux que l'historien anglais révèle avec autant d'amertume que de stupéfaction.

La flamme, comme de l'épée de l'ange, qui avait fait reculer Henri III, fut aperçue de loin. L'imagination populaire retint saint Louis à Taillebourg. Et l'idée que l'Europe se fit de sa bravoure lui donna une grande force dans son rôle auguste de pacificateur et de justicier.

* * *

Voilà son grand titre aux yeux de son temps. Ce doit l'être aux yeux de tous les temps, surtout du nôtre. C'est l'article premier des Enseignements : « Cher fils, Je t'enseigne que tu te gardes selon ton pouvoir d'avoir la guerre avec aucun chrétien. Et si l'on te faisait tort, essaie de plusieurs manières pour voir si tu ne pourrais pas trouver quelque moyen qui te permit de recouvrer ton droit sans être obligé de faire la guerre. »

La justice, saint Louis s'efforça de la faire régner entre ses plus humbles sujets, entre vassaux de son royaume, entre rois, entre pape et empereur.

L'énumération dans Joinville des réconciliations qu'il opère semble des litanies à sa louange : « Entre le comte de Chalon et

son fils le comte de Bourgogne qui avaient grande guerre; entre le roi Thibaut II de Navarre et le comte Jean de Chalon et le comte de Bourgogne, son fils; entre le comte de Thibaut de Bar et le comte Henri de Luxembourg. D'où il advint que les Lorrains et les Bourguignons, qu'il avait pacifiés, l'aimaient et lui obéissaient tant que je les vis venir plaider par-devant le roi pour des procès qu'ils avaient entre eux à la cour du Roi à Reims, à Paris et à Orléans. »

Ainsi, ses écrits, ses messages couraient au loin porteurs et semeurs de concorde. Pourtant, c'est sous le chêne de Vincennes que l'imagination populaire aime à se le représenter légiférant, pacifiant. C'est d'un siège rustique au ras du sol qu'elle se plaît à lui voir dominer les trônes. Il y a dans les images naïves de l'instinct quelque chose de profond. Il est beau de voir ce chrétien, ce mystique s'appuyer sans y songer aux forces naturelles les plus simples pour en tirer les suprêmes efflorescences de la pensée et du sentiment. Saint Louis rentre ici dans l'humanité au-dessus de laquelle il s'élève si souvent. Comme la jeune paysanne lorraine à laquelle il fait sans cesse songer, mystique elle aussi et réaliste et pratique en même temps, il entend des voix d'en haut, mais c'est de même sur le souffle des forêts et des prés qu'elles lui arrivent, et ceux qui ne connaissent d'autres truchements de l'invisible que les phénomènes de la nature peuvent ne pas être surpris des inspirations qu'il en recevrait quand le chêne étendait sur le Roi l'ombre ensoleillée de ses branches, L'arbre et l'homme, tous deux souverains, forment un tableau de grandeur émouvante, brillant de l'éclat des mystérieuses fraternités. Non plus seulement la foi dont saint Louis fut l'incomparable héros, mais tous les cultes peuvent s'incliner ici. Voici l'homme dans la plus sublime de ses fonctions établissant la justice qui fait prospérer les sociétés, et voici l'abritant, l'enveloppant de sa fraîcheur le bel être d'un autre règne, fruit également de justes lois et de l'ordre des choses où s'appuie et d'où s'élançait l'ordre de la pensée. Le chêne et le Roi, tous deux vénérables. Tous deux protègent. Tous deux servent. L'antique majesté du pasteur de peuple se retrouve en saint Louis avec je ne sais quelle gloire et quelles clartés nouvelles sous ce chêne de Vincennes, fils glorieux des chênes de Dodone.

Cette passion de la justice, si sainte, ne l'égarait-elle pas un jour? Le traité de Paris de 1258 est le plus discuté de ses actes et certes le plus discutable. Toutefois, c'est le dénaturer que prétendre que c'est par scrupule que saint Louis fit à Henri III les restitutions que l'on sait. Lui-même s'en est défendu près de ses conseillers qui le blâmaient. « La terre que je donne je ne la donne pas comme chose dont je suis tenu au roi d'Angleterre, mais pour mettre amour entre ses enfants et les miens. » Il ajoutait : « Il me semble que ce que je lui donne je l'emploie bien parce que il n'était pas mon homme et que par là il entre dans mon hommage. » Ce point surtout est à considérer. Céder le Périgord et le Limousin pour obtenir renonciation à la Touraine, à l'Anjou, au Poitou, à la Normandie, était-ce une mauvaise affaire? Hommage et suzeraineté, ce n'était pas alors de vains mots. A partir de ce jour, le Parlement de Paris reçut appel des sentences des sénéchaux anglais. Les conseillers de saint Louis se plaindront, mais aussi les barons de Henri III. Assurément, une autre conception était possible. L'indépendance totale de la France était un fait si visiblement voulu par la nature des choses qu'un ferme croyant en la Providence pouvait l'augurer voulu par elle et se refuser à rien distraire de ce qui lui avait été agréé. Mais peut-on faire grief à saint Louis de n'avoir pas prévu l'écrasement du monde féodal, ni les événements d'où sortit la guerre de Cent ans? Gardons-nous de le blâmer, tout en honorant le sentiment ardemment français (un peu avant la Révolution) des fières provinces qui ne lui pardonnèrent pas de les avoir abandonnées, et refusèrent de souscrire à sa canonisation.

L'admiration fut presque universelle. Quoi de plus beau que le spectacle de ce même Henri III, accompagné de la reine Eléonore se rendant dans la ville d'Amiens, en 1264, pour s'y rencontrer avec ses barons en présence de saint Louis, afin de recevoir jugement dans l'affaire des provisions d'Oxford? A la vérité, sa sentence, bien que confirmée par le Pape, ne fut pas observée par les barons. Mais même en étudiant les sentences, on s'inclinait devant le juge. Saint Louis était l'arbitre de l'Europe.

* * *

Un saint véritable, qui n'avait rien d'un illuminé. Il savait que la justice ne s'établit pas toute seule. *Rex pacificus*, mais toujours prêt à redevenir le combattant de Taillebourg. Par exemple, alors qu'il n'avait jamais voulu s'ingérer dans la lutte entre le Pape et Frédéric II, il arrive que des légats français se rendant au Concile de Rome sous Grégoire IX furent saisis en mer par les bateaux de Pise. Saint Louis envoie l'abbé de Corbie et le chevalier Gervais d'Escrennes les réclamer à l'Empereur. Refus. Sommation de saint Louis. Les prélats sont délivrés à l'instant. En 1247, Innocent IV étant réfugié à Lyon, ville libre reliée à l'Empire par un lien purement nominal, Frédéric II manifeste l'intention de marcher sur elle. Saint Louis à l'instant lève des troupes; les comtes d'Artois, de Poitiers et d'Anjou convoquent leur chevalerie. L'Empereur renonce à franchir les Alpes. La justice est nécessaire en tout, elle ne suffit à rien. Saint Louis peut être dit le roi de la justice et de la paix, parce qu'il les chérit toutes deux, et parce qu'il n'hésita jamais à tirer l'épée pour les défendre.

Autour de cette vertu centrale fleurirent toutes celles d'une nature heureuse cultivée par une morale pure et par une foi vive en un monde où le bien est Dieu, où Dieu est le bien, où le mal pourtant existe mais racheté par le sacrifice de Dieu même. Saint Louis les pratique toutes et — ce qui est vertu encore — sans l'excès qui déforme et corrompt.

Il lavait les pieds des pauvres et, un jour que l'un d'eux se plaignait qu'il ne le fit pas complètement, il s'y remit avec plus de soin; il embrassait et étreignait les lépreux et les pestiférés; en Syrie, on le vit ensevelir les cadavres amoncelés des prisonniers, les morts déjà tombés en pourriture; il servait les moines à table, comme Murillo plus tard le verra faire aux anges. Il avait chaque jour trois pauvres à sa table non pas sélectionnés et préparés mais tels quels, ou choisis parmi les plus rebutants; il en avait des centaines à ses jours de fête. Une façon comme une autre d'entendre l'égalité. Mais il paraissait dans les cérémonies publiques, sur le trône, à la tête des troupes, avec les insignes de son rang et tout l'éclat de la majesté royale.

Ses largesses, ses aumônes, ses fondations furent considérables; il y subvint toujours sans déranger ses finances ni pressurer son peuple.

Jamais sa bonté ne dégénéra en faiblesse. Ni sa mère, ni sa femme, ni ses frères, ni les pairs à ses genoux ne purent obtenir la grâce d'Enguerrand de Coucy qui avait fait pendre trois jeunes gens surpris à chasser dans ses bois; ni la grâce de la dame de Pontoise, qui avait fait assassiner son mari; ni la grâce du maître du Temple, qui avait passé une convention avec le Soudan sans son aveu: tous les chevaliers déchaussés et le maître lui-même durent venir s'agenouiller, en présence de tout le camp, et faire réparation, après quoi le coupable fut banni, malgré prières et instances, du royaume de Jérusalem. Marguerite de Provence n'était pas moins volontaire, mais moins judicieuse que Blanche de Castille. Saint Louis la chérit sans la subir. Elle avait fait prêter à son fils Philippe serment de lui rester toujours soumis; saint Louis le fit délier de ce serment par le Pape. Ce n'est pas à elle qu'il

confia la régence pendant la seconde croisade, mais à l'abbé de Corbie et au comte de Ponthieu.

* * *

La raison et le charme sont les caractères des vertus de saint Louis. Il est vivant au livre de Joinville. N'y apparaît-il pas vraiment exquis, plein de grâce, de malice et d'enjouement? « *Cher fils*, dit-il en ses « *Enseignements* », *prends soin que ta compagnie soit composée de prudhommes.* » Prud'homme, c'est l'honnête homme du XVII^e siècle, avec quelque chose de plus vif et de libre dans l'esprit et les façons. Telle était la compagnie de saint Louis, les Joinville, Simon de Nesle, Jean, comte de Soissons, Imbert de Beaujeu, connétable de France, Pierre dit le Chambellan « *l'homme du monde qu'il croyait le plus* », Pierre de Laon, le panetier Gervais, Geoffroy de Sartines, Gaucher de Châtillon, que nous verrons pour la plupart l'entourer sur les champs de bataille comme à la cour et tomber à ses côtés. Il voulait que les repas se terminassent non pas en lectures, mais en sages et gais propos. Et parfois à sa table s'essayaient Robert de Soborn, saint Thomas d'Aquin.

Nul religieux contemplatif ne vécut en plus continuelle oraison que ce Roi administrateur et guerrier. Il n'y perdait rien de son attention aux choses de la terre ni de son indépendance à l'égard de l'Eglise qu'il chérissait et vénérât. Le problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat était fort compliqué à une époque où les représentants de l'Eglise faisaient souvent partie comme seigneurs des pouvoirs de l'Etat, où la société ecclésiastique et la société civile étaient étroitement unies et mêlées. Saint Louis, guidé par son amour et son bon sens n'eut jamais en ces sortes d'affaires d'embarras ni d'hésitation, soit qu'il arrêât l'abus des excommunications épiscopales et répondit aux prélats le menaçant de la damnation et l'accusant de perdre son royaume parce qu'il ne les faisait pas soutenir du bras séculier: « *Je le ferai quand je les jugerai justes* »; soit qu'il refusât au Pape des subsides pour la guerre contre Frédéric II et tentât là encore une conciliation d'ailleurs impossible. Il n'en était pas moins attaché à l'Eglise, chrétien jusqu'aux moelles. La pire ineptie est de vouloir faire de lui comme de Jeanne d'Arc des précurseurs du laïcisme. D'autres croyances ont d'autres héros. Ceux-ci sont du Christ, ne peuvent lui être ôtés.

La piété de saint Louis était l'atmosphère de ses vertus comme l'air l'est de la terre. Le sentiment de la présence divine pénétrait toutes ses actions, sans compter le temps considérable consacré chaque jour à l'office divin. Il y a un poète en tout grand homme, c'est-à-dire en tout homme qui élève la vie au dessus de ses apparences. A-t-on assez remarqué le goût de saint Louis pour la musique? Il ne s'absentait jamais, pas même en Palestine, sans emmener sa chapelle de façon à « *chanter quotidiennement messe et glorieuses vêpres et matines à chant et déchant, à orgue et trèsbes* ». Là est le fond de son âme, son impulsion. La vie est vraiment pour lui un pèlerinage de la terre au ciel. Il sait que le mal existe et fait obstacle, il le combat, tâchant de le muer en bien, ne l'écrasant qu'en dernier recours. Et il s'efforce d'entraîner ses amis, ses ennemis, son royaume, les autres royaumes et jusqu'aux infidèles à leur destinée surnaturelle, la seule pour lui naturelle, et il les entraîne, notons-le bien, en chantant.

Sous cette volonté chaleureuse, il n'est rien dans le royaume qui ne tende à sa perfection. Le règne de saint Louis est une des époques les plus prospères que la France ait connues. Les humbles surtout y étaient protégés, dans le respect de toute légitime et utile autorité. Les œuvres de charité surgissent de tous côtés, Maison-Dieu de Vernon, Maison-Dieu de Pontoise, Maison-Dieu de Compiègne et les célèbres Quinze-vings, dont chaque année

encore les pensionnaires reconnaissants vont déposer une palme au pied de la statue de leur fondateur; et les finances publiques, grâce à une excellente administration, n'en étaient pas moins en parfait état. « *Le royaume, écrit Joinville, se multiplia tellement par la bonne droiture que l'on y voyait régner que le domaine censive, rente et revenus du Roi croissaient tous les ans de moitié.* » Par la quarantaine le Roi, le Roi de la paix détruisait les guerres privées; par la suppression du duel judiciaire, le Roi croyant abolissait la superstition du jugement de Dieu. C'est le premier article de l'Ordonnance de 1260: « *Nous défendons à tous les batailles par tout notre domaine, et, au lieu de batailles, nous voulons preuves de témoins.* » Bref, sous saint Louis on vit la France et le siècle avancer, si j'ose dire, dans toutes les voies du progrès. « *Ordre et progrès* », la devise positiviste aurait pu être celle de ce grand mystique. « *C'est de Louis IX, écrit Mignet, que date la monarchie moderne.* »

* * *

Les arts ne pouvaient manquer de suivre l'essor d'une prospérité matérielle si imprégnée de spiritualité. On discerne au XIII^e siècle une première renaissance qui eût pu être définitive sans les désastres du siècle suivant. Saint Louis y participa, y aida de son mieux donnant des bourses aux étudiants pauvres, préférant faire copier que d'acheter les livres afin d'en augmenter le nombre, fondant la Bibliothèque royale, jetant les bases de la Sorbonne comme du Parlement. C'est le moment où le pape Alexandre VI écrit: « *Paris remplit l'univers de la plénitude de sa science, c'est la cité renommée des Lettres* » et les étudiants y accouraient de tout pays. Le goût de saint Louis pour la musique contribua sans doute aux progrès de l'harmonie. L'autre musique, l'architecture, le grand art des grands siècles, connaît alors un de ses beaux épanouissements. Chartres, Amiens, Reims, Bourges, Beauvais, Rouen élèvent ou achèvent leurs merveilles. Les portraits de saint Louis et de la reine Marguerite gravés au tympan de la porte Rouge de Notre-Dame de Paris montrent l'intérêt qu'il y porta. La statuaire française produit alors plus de chefs-d'œuvre que l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne réunies. Les arts de l'orfèvre, du fondeur, de l'émailleur, de l'enlumineur, du relieur, du tisseur de tapisseries révèlent une perfection raffinée de l'œil et de la main que notre époque est loin d'égaliser. La peinture elle-même s'éveille. Les schémas de Byzance s'animent au souffle créateur et, si l'on se penche sur les vignettes des manuscrits français, on voit que Giotto y est annoncé et déjà parfois devancé. Saint Louis n'est pas seulement roi de France. Il est le Roi du XIII^e siècle. C'est le siècle des cathédrales, dont la Sainte-Chapelle est la fleur. C'est le siècle de saint Thomas d'Aquin. C'est le siècle de Dante.

* * *

Mais le bien-être terrestre, la félicité des troupeaux ne saurait être l'idéal d'un saint Louis. Saint Louis chante, et son chant l'entraîne. Tant que la perfection relative du monde où il se considère comme le tâcheron de Dieu n'est pas atteinte, il doit la poursuivre. Par l'existence et le mouvement perpétuel des empires musulmans, l'ordre chrétien sentait une avalanche suspendue sur lui. Les critiques n'ont pas manqué à l'entreprise des Croisades, que l'on a jugées dépourvues de raison hors du sentiment religieux. On oublie que la puissance asiatique qui s'était emparée jadis d'une péninsule européenne, qui avait failli noyer la France sous son flot n'avait fait que croître depuis lors, qu'elle infestait la Méditerranée, qu'elle campait en Provence, qu'elle barrait à l'Europe l'accès de deux continents; on oublie que, plus tard, même refoulée et affaiblie par les Croisades, sans la victoire de

Juan d'Autriche et celle de Sobieski, elle eût eu peut-être raison de la chrétienté. La loi chrétienne est de conquérir les âmes, saint Louis ne voulut jamais mort d'homme hors du combat: le Coran dit: « *En l'assurement de la foi tue l'ennemi de la loi.* » Mahomet prêche l'extermination de l'infidèle. On voit à laquelle des deux civilisations, alors en conflit inévitable, il était prudent et sage d'assurer l'avenir.

Quelqu'enthousiasme qui ait emporté saint Louis, la raison d'Etat l'approuve. Et toute âme l'admire. C'est par la Croisade qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, du vulgaire des rois, qu'il entre dans l'ordre héroïque et lyrique des esprits véritablement supérieurs. C'est là qu'on le voit ce qu'il est.

Il a mis le royaume, avant de le quitter, en parfait état matériel et moral. Il l'a fait parcourir par ces fameux *enquesteurs* chargés d'aller partout et jusqu'au pays des Albigeois rechercher les griefs, provoquer les réclamations de quiconque croirait avoir eu à se plaindre du Roi ou de ses agents, et faire droit autant qu'il y aurait lieu. Peu de mesures frappèrent davantage les esprits que cette mesure extraordinaire, ce grand examen de conscience royal. L'expédition pendant ce temps a été soigneusement préparée, et Joinville est frappé d'ennement à la vue des approvisionnements qu'il trouve en l'île de Chypre. Le 25 août 1258, on met à la voile à Aigues-Morges. Un long arrêt forcé à Chypre ne ralentit pas l'ardeur. Enfin, on cingle vers l'Egypte. A peine le rivage touché, à peine l'enseigne saint Denis est-elle à terre « *saint Louis traverse à grands pas le vaisseau et, malgré le légat qui se trouvait là, il saute à la mer, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles et l'écu au col et le heaume en tête, il rejoint ses gens et sans plus tarder eût couru sus aux Sarrazins si ses prud'hommes jugeant plus sage d'attendre que l'on fut en nombre ne l'eussent retenu.* » Enfin, il chevauche et renverse tout ennemi sur son passage. Damiette est prise. A grand peine, à grands efforts, contre vents et marées, surtout contre feu grégeois, on approche du Caire qu'on appelle Babylone, le long du Nil que l'on croit fleuve du paradis terrestre. Une fois encore, on couche vainqueurs dans le camp ennemi. Mais voici la péripétie. Le fol élan de Robert d'Artois l'a fait massacrer dans Mansourah. L'armée est acculée au canal du Tanis. Elle est coupée de Damiette et de sa flotte par les vaisseaux que les Turcs ont transportés à dos de chameaux au delà de ses lignes. Une affreuse épidémie la décime. C'est la défaite et la retraite, prélude de la plus belle victoire, de la victoire d'âme que doit remporter saint Louis.

Autour de lui, en ces journées tragiques, sont des Français dignes de lui, les Français d'alors et de toujours, de Roncevaux, de Bouvines, de Denain, d'Austerlitz, de Reischaffen, de la Marne. C'est Pierre de Bretagne revenant de Mansourah, blessé au visage: « *Il maugréait contre les Turcs, et chaque fois il crachait le sang par la bouche. Eh bien! s'écriait-il, par le chef-Dieu, avez-vous vu de ces goujats?* » C'est le bon comte de Soissons, serré de près avec Joinville sur le pont qu'ils gardent en grand péril, fonçant sur les Turcs de temps en temps avec ses chevaliers, et disant: « *Sénéchal, laissons huer cette canaille; car, par la coiffe-Dieu! encore parlerons-nous de cette journée dans la chambre des dames.* » Nous avons connu ce sourire, ce ton. C'est Gaucher de Châtillon, lequel avait sollicité le commandement de l'arrière-garde: « *On le vit en dernier lieu dans un village là où le Roi fut pris; une rue traversait ce village. En cette rue était Monseigneur Gaucher de Châtillon l'épée au poing, toute nue. Quand il voyait que les Turcs se mettaient dans cette rue, il leur courait sus l'épée au poing et les jetait hors du village; et les Turcs en fuyant le couvraient de traits. Quand il les avait chassés hors du village, il se débarrassait de ses traits qu'il avait sur lui et se dressait sur ses étriers et étendait les bras avec l'épée et criait: « Châtillon, chevalier! où sont mes prud'hommes? » Quand il se retournait et voyait les Turcs escortés*

par l'autre bout, il recommençait à leur courir sus l'épée au poing et les poursuivait. Le soir, Monseigneur Jean Poninon, le bon chevalier, quand on l'amena prisonnier à Mansoura, trouva un Turc monté sur le cheval de Monseigneur de Châtillon; et la croupière de ce cheval était toute sanglante. Et il lui demanda ce qu'il avait fait de celui à qui le cheval était; et le Turc lui répondit qu'il lui avait coupé la gorge sur son cheval, ainsi qu'il apparut à la croupière qui en était ensanglantée du sang. » Chant de l'Iliade, moins la fuite du héros! Et c'est Gui de Château-Porcieu, qui voyant que l'on s'en retourne vers Damiette « ne veut pas revoir la terre où il est né » et fonce seul sur les Turcs « qui le tuèrent de leurs épées ». C'est Joinville lui-même, fort peu Don Quichotte en paroles, mais fort brave en fait, qui défend un pont presque à lui seul et sauve ainsi l'armée et le Roi. Et c'est lui-même le Roi : « L'on dit, rapporte encore Joinville, narrant la première bataille de Mansourah, que nous étions tous perdus dès cette journée, n'eût été le Roi en personne. Car le sire de Courtenay et monseigneur Jean de Saileray me contèrent que six Turcs étaient venus saisir le cheval du Roi par le frein, et lui seul s'en délivra à grands coups qu'il leur donna de son épée. Et quand ses gens virent la défense que faisait le Roi, ils prirent courage et se portèrent vers le Roi, pour l'aider. » Saint Louis, dès le commencement de la retraite avait quitté son corps de bataille qui marchait au milieu de l'armée pour se placer à l'arrière-garde. En vain on veut le faire embarquer sur les vaisseaux descendant le Nil, le comte d'Anjou allant jusqu'à lui dire qu'il retardait l'armée : « Comte d'Anjou! comte d'Anjou! laissez-moi, si je vous suis à charge, mais je n'abandonnerai pas mon peuple. » Enfin, il tombe épuisé dans le village que défendait Châtillon. On le couche comme mort « sur les genoux d'une bourgeoise de Paris ». C'est dans ce village qu'il est pris. C'est de ce coin de terre qu'il s'élève sur un trône plus haut que celui de France.

Du 6 avril au 6 mai 1250, il est entre les mains de ses ennemis, gens assez farouches qui presque sous ses yeux assassinent leur sultan. Epuisé de maladie, presque mourant, accablé de maux, exposé au pire, la mort, les supplices, il montre une âme inaltérable, une majesté tranquille. Il dit ses heures avec son chapelain. Ce qui le préoccupe surtout, c'est le sort des prisonniers. A part cela, et comme si tout le reste était de moindre importance, il s'efforce de convertir les musulmans qui l'entourent. Entre leurs mains, à leur merci, c'est lui qui cherche à les délivrer de l'erreur. Il n'y a que Jeanne d'Arc en face de ses juges qui soit aussi grande et aussi émouvante que saint Louis en face de ses géoliers. Quand il s'agit de régler la question des otages, il s'offre, afin que tout son peuple soit libre. On a grand peine à le faire céder sur ce point par considération mieux entendue de l'intérêt de son peuple. Mais jamais sur rien qui touche ni au bien de ses sujets, ni à la foi, ni à l'honneur. A peine le chef des mamelouks, Farès-eddin-Actai cut-il égorgé de sa main le sultan Tourân-Chah, il accourut tout sanglant trouver saint Louis : « Que me donnes-tu lui dit-il, pour l'avoir délivré de ton ennemi? » Saint Louis garde le silence. Actai veut qu'il le fasse chevalier. En vain tous ceux qui sont autour de lui le supplient-ils d'y consentir, il s'y refuse : qu'Actai d'abord se fasse chrétien! On exige qu'ayant prêté serment d'exécuter le traité, il jure qu'il veut être « aussi honni, s'il y manque, que le chrétien qui crache et marche sur la croix. » On le menace des bernices, supplice qui broie les os, s'il ne signe la formule : « Je suis votre prisonnier, faites de moi à votre volonté. » On doit renoncer à le faire signer. Mais quand il s'agit de la rançon de l'armée et de la sienne et qu'on lui demande du tout mille besants d'or, saint Louis, l'humilité chrétienne même, répond : « Je vous donnerai pour l'armée les mille besants, et pour moi Damiette, car je ne suis pas tel que je puisse être racheté à prix d'argent ». C'est la grandeur de Porus, mais en face de pis qu'A-

lexandre. Les Sarrazins stupéfaits ne se tiennent pas de lui dire : « On dirait que nous sommes vos captifs et non vous le nôtre. » On ne sait s'ils songèrent vraiment à en faire leur sultan; mais il est sûr que nulle tête humaine ne fût mieux faite pour toute couronne de la terre ou des cieus.

* * *

Il la reçut enfin lorsqu'après quinze ans d'un règne admirable, ayant porté le royaume au plus haut point de gloire et de félicité, il repartit pour le seul but qui lui eût jamais semblé valoir qu'on le poursuive, pour la Croisade, et revint sur la terre d'Afrique pour y trouver la mort digne d'une telle vie.

Elle l'y attendait. Elle le saisit aussitôt. Il se fait coucher sur un lit de cendres, Il dit : Jérusalem! Et il y entre, en effet, mais non en Palestine.

Ce lit de cendres sur la terre nue et le bûcher de Jeanne d'Arc sont les deux cimes de l'héroïsme chrétien. Au-dessus, il n'y a que le Calvaire. La Méditerranée qui roule en son miroir tant de grandes images n'en a pas de plus haute que le mont du Golgotha et à ses pieds étendu le Roi très-chrétien qui ne vécut et ne mourut que par la sagesse et la folie de la Croix.

L'Eglise n'attendit pas la fin du siècle pour le mettre sur les autels. L'incrédulité l'a canonisé à son tour en reconnaissant, par la voix de Voltaire, qu'il « n'est pas possible à l'homme de pousser plus loin la vertu ».

Si les démocraties modernes étaient justes et de bonne foi, elles élèveraient des statues à celui de tous les chefs de peuples qui mérita le nom de Souverain de la justice et de la paix.

C'est ici le saint des rois, et le roi des saints.

XAVIER DE MAGALLON.

La structure économique du monde

La guerre a bouleversé les conditions de la vie économique internationale. Les changements, envisagés séparément, n'ont pas échappé à l'œil expert de l'analyste. Leur tableau général est moins connu. Le brosser à grands traits n'est pas faire œuvre vaine. L'ensemble éclaire souvent le détail. Chaque nation, chaque industrie se rendra mieux compte de ce qu'elle est ou devient en constatant sa position relative dans le tout auquel elle est intégrée. Nous voudrions, à la suite du professeur Harms, de l'Université de Kiel, dont l'étude nous servira de guide, montrer la nouvelle physionomie économique du globe (1).

Ce qui frappe de prime abord, c'est le déplacement du centre financier de l'univers. Le marché de l'argent a émigré d'Europe en Amérique, de Londres à New-York. L'avoir net de l'Europe dans les affaires transocéaniques, avant la guerre, se montait — le franc-or non dévalué nous servira d'unité monétaire dans cet exposé — à 125 milliards. Aujourd'hui, l'Europe a, vis-à-vis des pays transmaritimes, une dette nette de 40 milliards de francs. Les Etats-Unis devaient à l'Europe, en 1914, la somme de 20 milliards de francs; ils ont, aujourd'hui, une créance de 75 milliards. La France et l'Allemagne qui, dans la balance internationale des capitaux, avaient un solde favorable de 60 et 40 milliards, sont devenues des nations débitrices. Si l'Angleterre, qui était autre fois créancière du monde entier pour des sommes de l'ordre de 75 milliards, a retrouvé sa situation d'avant-guerre, elle est cependant dépassée par les Etats-Unis. Elle investit annuelle-

(1) Strukturwandlungen der Weltwirtschaft, 1927.

ment 2,5 milliards dans les affaires étrangères, mais les Etats-Unis en engagent deux ou trois fois autant.

L'Amérique du Nord marche à la conquête des grandes entreprises sur tous les points du globe. Ses placements dans l'Amérique centrale et méridionale étaient à peine de 4 milliards en 1914 : ils sont, en 1925, de plus de 20. En Extrême-Orient, ils montent de 750 millions à 5 milliards, dans les colonies britanniques de 3 à 14 milliards, en Europe, sans compter l'actif provenant des dettes politiques qui n'est pas encore régularisé, de quelques millions à 75 milliards. L'hégémonie financière des Etats-Unis est un fait certain. L'Angleterre a perdu le premier rang.

Le changement a été d'une soudaineté déconcertante. La Grande-Bretagne avait employé un siècle pour se créer au dehors un avoir de 75 milliards; l'Allemagne avait eu besoin d'une génération pour s'assurer une créance extérieure de 40 milliards; la France avait pris deux générations pour acquérir dans les affaires étrangères un actif net de 60 milliards. Il n'a fallu que dix ans aux Etats-Unis pour transformer de fond en comble leur situation vis-à-vis de l'Europe : leur solde débiteur qui était de 20 milliards en 1914 est aujourd'hui remplacé par un solde créateur de 75 milliards!

Ce renversement n'a-t-il pas été trop brusque pour être durable? Il n'y a pas apparence de raison pour douter de son caractère définitif. L'histoire fournit même des motifs sérieux de croire à la solidité du nouvel état de choses. Au XVI^e siècle, le cœur du capitalisme financier battait à Anvers : la guerre et la révolution l'ont arrêté. Au XVII^e siècle, Amsterdam a pris la place d'Anvers : les guerres de Louis XIV ont préludé à la décadence hollandaise. Au XVIII^e siècle, Londres a pris le dessus et a conservé sa prépondérance jusqu'en 1914. Enfin, la grande conflagration européenne a favorisé les Etats-Unis et le dollar américain a battu la livre anglaise. Il y a ici un cycle historique dont les phases sont de longue durée. Chaque nation a son heure de gloire. Le pays qui s'élève au-dessus des autres, conserve sa primauté durant cent à cent cinquante ans. Il faut les gros bouleversements d'une guerre générale pour déplacer les centres moteurs de la finance internationale. La domination du capital américain n'est pas un accident qui disparaîtra demain, c'est une modification organique de la structure économique mondiale dont les effets s'affirmeront durant une longue suite d'années.

* * *

Le capitalisme industriel a subi des changements parallèles.

La production de la force motrice traverse à l'heure actuelle une véritable révolution. Le charbon a cessé d'être le générateur exclusif d'énergie. La crise de la houille est ouverte. Ses effets sont encore aujourd'hui quelque peu atténués par les dérangements que la guerre a suscités dans l'extraction et par la longue durée de la grève anglaise. Ils ne tarderont pas à se faire sentir et à provoquer une certaine dépression économique dans les pays où la prospérité reposait sur la richesse et la puissance des dépôts de combustible minéral. La demande de charbon est destinée à décroître et sa production doit entrer dans les voies de la décadence. Cette décadence a déjà commencé. Si on représente par le nombre 100 le tonnage extrait en 1913, l'index de 1924 est 98.

C'est que le charbon comme source d'énergie, a rencontré dans le pétrole un concurrent redoutable. Les temps sont finis où le pétrole était un simple moyen d'éclairage. Il sert aujourd'hui à l'alimentation des machines à vapeur et des moteurs à explosion. Il supplante le charbon dans ses usages industriels. Sa production augmente d'une manière formidable : 52 millions de tonnes en 1913, 145 en 1925. L'index passe de 100 à 280 en douze ans. La captation est stationnaire en Galicie et en Roumanie. Mais des champs pétrolifères immenses ont été livrés à l'exploitation en Perse, dans l'Amérique Centrale, dans l'Amérique du Sud, en Californie. Dès à présent, 70 millions de tonnes sont affectées à la génération de force motrice et correspondent à la puissance calorifique de 120 millions de tonnes de charbon.

De là une économie de charbon d'environ 80 millions de tonnes.

La houille, comme source d'énergie, est partiellement supplantée encore par l'eau. L'équipement en forces hydro-électriques a doublé depuis 1913. Il nous donne en 1925 environ 60 milliards de kilowatts. Le combustible minéral épargné est de ce chef évalué à 30 millions de tonnes.

Enfin, la technique de la chaleur a fait d'énormes progrès. Aux

Etats-Unis, dans les centrales publiques d'électricité, le rendement utile de la chaleur a été élevé de 25 p. c. Pareil coefficient de majoration n'a pas encore été atteint dans les autres pays : il y est cependant déjà de 5 à 10 p. c. Tel quel, ce progrès se traduit par une économie de charbon qui oscille entre 60 et 120 millions de tonnes.

Pétrole, forces hydrauliques, technique de la chaleur, les trois causes agissant de concert ont déterminé l'épargne de 200 millions de tonnes de combustible minier, soit dix fois la valeur de la production belge. Si l'exportation charbonnière anglaise depuis 1913 a rétrogradé de 25 millions de tonnes, le recul est dû au moins pour moitié à des causes durables qui n'ont pas encore atteint leur développement complet. Les pays importateurs se libèrent de plus en plus de la sujétion étrangère. Ils demandent à des agents nouveaux les énergies indispensables à leurs industries. Naturellement si on inventait un procédé commode et peu coûteux pour extraire du charbon le liquide actif, la crise que traversent les pays noirs serait en partie conjurée. Ils pourraient renoncer à l'importation de l'huile minérale et ayant un débouché nouveau pour la production charbonnière, ils reprendraient peut-être leur importance traditionnelle dans les compétitions internationales.

* * *

Des modifications graves et probablement définitives ont eu lieu pareillement dans les industries sidérurgiques. L'Angleterre a perdu la première place pour la production de la fonte et de l'acier. Les Etats-Unis l'ont conquise. Les exportations anglaises qui formaient avant la guerre 43 % des exportations mondiales n'en représentent plus aujourd'hui que 25 %. La décadence est due à l'essor de la métallurgie dans les Indes. L'Hindoustan, en l'année économique 1913-1914, avait une production de 200,000 tonnes de fonte. Soutenues par les capitaux britanniques et par les capitaux américains, les Indes livrent en 1924-1925, 900,000 tonnes à la consommation, dont un tiers exporté au Japon et aux Etats-Unis. Chose plus grave pour l'Europe : l'Inde est le seul pays qui possède tous les éléments indispensables à la fabrication de l'acier. Elle a le charbon : sa production annuelle est de 20 millions de tonnes. Elle a en abondance le minerai de fer. Surtout elle a le manganèse. Métal complémentaire de la sidérurgie, le manganèse manque généralement aux vieilles nations où l'industrie de l'acier avait jusqu'ici son domicile d'élection. Les mines du Caucase pourvoient aux besoins du monde entier. Aujourd'hui, le monopole du Caucase est brisé. Le Brésil et l'Inde surtout ont de riches gisements en pleine exploitation. Le marché de ce métal s'est déplacé. Son centre est désormais dans la grande colonie britannique qui en fournit annuellement 817,000 tonnes. Atout formidable avec lequel la sidérurgie asiatique, secondée encore par son inépuisable réservoir de main-d'œuvre et par le bas niveau des salaires, doit triompher de ses rivales. C'est pour retarder cette éventualité que les Etats-Unis ont cherché à s'assurer, notamment au Caucase, le contrôle des mines de manganèse. C'est pour la même raison qu'ils s'intéressent si vivement en Rhodésie et en Nouvelle-Calédonie aux mines de chrome; au Canada, aux mines de nickel; en Chine, aux mines de tungstène. Que vaudra cet effort de résistance? L'avenir le dira. Il ne fait peut-être que reporter l'agonie un peu plus loin, sans la conjurer. D'autant plus qu'en Asie encore, on voit dès maintenant se lever un compétiteur tout frais et plein d'entrain. La Chine développe une industrie métallurgique de grand style dont Hankeou est le centre, et où derechef le capital américain vise à se tailler une part prépondérante.

Grands bouleversements aussi dans l'industrie des métaux colorés. Si on représente par 100 leur production de 1913, on a en 1925 les index suivants : cuivre 143, plomb 127, zinc 107, étain 103, aluminium 300. Changements d'autant plus remarquables que l'index de la fonte en 1924 n'est que de 95. Ces changements se font en faveur des Etats-Unis et au détriment de l'Europe. La part de l'Europe dans la production mondiale est tombée pour le cuivre de 13 à 6 %, pour le plomb de 29 à 19 %, pour le zinc de 42 à 22 %, pour l'étain de 4 à 1 %, pour l'aluminium de 55 à 51 %.

* * *

Quant aux industries chimiques, on signale dans leur géographie deux transformations. La première : l'azote synthétique supplante le salpêtre du Chili. La seconde : l'hégémonie allemande dans la

fabrication des couleurs d'aniline a pris fin. La première de ces transformations pourrait bien n'être que provisoire. Le salpêtre du Chili reste en lui-même capable de faire la concurrence à l'azote synthétique. Mais base des finances chiliennes, les droits de sortie en grevent tellement l'exportation que certains débouchés lui échappent. La situation est donc susceptible de se modifier si l'Etat sud-américain renonce à son système administratif. La transformation de l'industrie des couleurs paraît au contraire définitive. Elle est organique. La production des couleurs artificielles était de 110,000 tonnes au début de la guerre, et l'Allemagne en détenait le monopole avec un chiffre de 95,000 tonnes. L'industrie textile du monde entier était sous sa dépendance. Aujourd'hui, l'Angleterre couvre elle-même ses besoins, les Etats-Unis ont même un excédent exportable de 17,000 tonnes; leur concurrence s'affirme en Extrême-Orient et surtout en Chine. Les exportations allemandes de 75,000 tonnes en 1913 sont tombées à 19,000 tonnes en 1925. Le monopole germanique est brisé sans retour.

La production textile est la principale des productions manufacturières. Son personnel dans les pays industrialisés surpasse généralement le personnel occupé dans les mines ou dans la métallurgie ou même dans les deux réunis. Tout ce qui affecte cette branche d'activité a donc des répercussions énormes sur l'économie générale. Or, la soierie — une des trois grandes industries textiles, le coton et la laine formant l'objet des deux autres — est en pleine évolution. Le duel est engagé entre la soie naturelle et la soie artificielle : l'issue n'en est pas douteuse. Avant la guerre, la soie artificielle entraînait pour un tiers dans la consommation mondiale. En 1925, le rapport est exactement renversé : on produit 80,000 tonnes de soie artificielle et 40,000 tonnes de soie naturelle. L'Allemagne avait la première place dans la fabrication de la soie artificielle et les Etats-Unis étaient au sixième rang. Aujourd'hui, les Etats-Unis marchent en tête. Voici d'ailleurs la nomenclature des pays par ordre de grandeur : Etats-Unis 28 %, Angleterre 16 %, Allemagne 15 %, France 14,5 %, Belgique 6,2 %.

La moitié de cette soie est consommée aux Etats-Unis. Le travail de la soie de cocon s'était localisé dans les régions propices à l'élevage du « bombyx mori »; en Europe, dans la Lombardie et dans la vallée du Rhône. Au contraire, la production de la soie artificielle peut s'établir partout et son tissage ira rejoindre les autres centres textiles où l'on travaille déjà la laine, le coton ou le lin. Une industrie diffusée remplace ainsi une industrie localisée. On ne doit pas dire que Milan et Lyon sont frappés à mort, mais il est certain que les efforts pour y ramener le métier des « canuts » à son ancienne splendeur sont d'avance frappés de stérilité.

* * *

Le coton est le premier des textiles, celui dont on fait la plus grosse consommation. Les pays grands producteurs de coton si nt aujourd'hui comme avant la guerre, les Etats-Unis, l'Inde et l'Egypte. Mais des changements significatifs s'annoncent. Le Brésil entre en lice. Sa production de 1913 à 1925 a monté de 183,000 balles à 533,000 dont la totalité est travaillée sur place. L'Inde de plus en plus installe des filatures et des tissages et développera son industrie cotonnière au point d'élaborer elle-même tout le textile que son agriculture fournit. Les prodromes de la même évolution se manifestent en Egypte. L'industrie cotonnière s'était établie très loin de ses bases d'approvisionnement. Elle se réintègre dans son domaine originel et naturel. Liverpool et Manchester sont plus que menacés. Si la consommation de coton diminue en Angleterre, en Allemagne, en Russie, dans les pays d'Europe, qui ont été jusqu'à présent ses centres principaux de travail, le phénomène se comprend de lui-même. Qu'elle augmente en Italie, en Espagne, en Belgique, dans les Pays-Bas, le phénomène est accidentel et n'est pas destiné à durer. Au contraire, phénomène organique, accompagnant une modification profonde de la structure économique du globe, que l'essor de cette industrie aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, aux Indes, au Japon et dans tous les pays de culture cotonnière.

Dans le groupe des cultures industrielles, on relève deux transformations remarquables : le caoutchouc de plantation a remplacé le caoutchouc de liane; le sucre de canne a pris le dessus sur le sucre de betterave. Quelques chiffres à ce sujet. En 1900, le caoutchouc de plantation n'intervient que pour 4,000 tonnes dans une consommation totale de 54,000 tonnes. Le latex du Brésil pourvoit aux

besoins du monde entier. En 1923, le caoutchouc de plantation intervient déjà sur le marché pour 109,000 tonnes, soit 48 % des exigences mondiales. En 1925, avec 440,000 tonnes sur une production totale de 470,000 tonnes, il a de loin la primauté et son concurrent ne compte plus. Les régions de culture sont la Malaisie, l'Insulinde et Ceylan qui donnent ensemble 90 % du caoutchouc utilisé. Quant au sucre de betterave, il représente en 1901-1902, 62 %; en 1913-1914, 47 %; en 1925-1926, 34 % de la consommation. Le sucre de canne a donc reconquis la prépondérance qu'il avait exercée dans la première moitié du XIX^e siècle. Mais sa production s'est déplacée. Des Indes anglaises, elle a émigré à Cuba, où le capital américain fait merveille.

* * *

Quant à l'agriculture proprement dite, une nouvelle situation se dessine. L'Europe depuis longtemps est déficitaire dans la production de froment. En Allemagne et en Italie, déficit de 30 à 40 %. En Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suède et en Norvège, déficit de 70 à 80 %. L'Espagne se suffit. La France tire de l'Afrique du Nord ce qui lui manque. Il y avait toutefois en Europe deux pays exportateurs, la Russie et la Roumanie, qui fournissaient aux nations déficitaires 40 % de leur manquant, le reste étant demandé à concurrence de 25 % au Canada et aux Etats-Unis, de 25 % à l'Argentine et à l'Australie, de 10 % à d'autres provenances. Aujourd'hui la Russie et la Roumanie n'exportent plus rien. L'Europe comble ses insuffisances exclusivement par des importations transocéaniques. Au point de vue de la production, il n'y a pas grand changement dans la position respective des nations transmaritimes. Le Canada, ouvrant l'Ouest à l'exploitation, tend cependant à prendre la tête des pays fournisseurs de froment. Mais chose capitale, il est désormais impossible à l'agriculture d'outre-mer de produire le blé à moins de frais que l'agriculture, aujourd'hui si progressive et si intensive, de la vieille Europe. Il faut s'attendre à un enchérissement du pain qui dépassera la hausse des prix industriels. Sauf aux années agricoles particulièrement abondantes, nous paierons très cher notre nourriture. Et peut-être à la faveur de cet enchérissement, faut-il s'attendre dans l'Europe occidentale et centrale, où on n'emblavait plus guère en froment que des terres de toute première qualité donnant presque des rendements de laboratoire, à une reprise générale de la culture de cette céréale. Des terres de second ou de troisième choix pourraient éventuellement soutenir la concurrence de l'agriculture transocéanique.

Ce serait le remède tout trouvé à la crise de l'élevage. Car l'élevage européen traverse une crise. Lorsque à partir de 1880, les terres à blé du Nouveau-Monde, vierges, riches et fertiles, se mirent à exporter en Europe du froment à un prix si réduit qu'il nous devint impossible de rivaliser avec elles, notre agriculture se transforma. Elle délaissa les spéculations végétales pour les spéculations animales. Elle crut que dans la production de fourrage vert, de lait et de beurre frais, de viande fraîche, elle n'avait pas à redouter la compétition des autres continents, et les faits lui ont donné raison pendant près de quarante ans. Mais aujourd'hui la viande frigorifiée que nous envoient l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay, les laits condensés et les fromages que nous expédient le Canada, l'Australie et les autres dominions britanniques, détruisent les spéculations animales. La situation du Danemark et de la Hollande qui exportaient vers l'Angleterre leurs laitages est singulièrement compromise. Celle de la Belgique l'est quelque peu aussi par le grand développement qu'y prend depuis la guerre la consommation de viande frigorifiée. Il y a du noir à l'horizon. La reprise de la culture du froment viendra peut-être à point écarter le danger. Reprise possible en 1912 déjà annoncée à cette époque par Leroy-Beaulieu, reprise probable en 1927 sous la pression d'une crise que vient encore aggraver, malgré des progrès sporadiques, le recul de la culture betteravière.

* * *

Pour achever cette revue, il reste à envisager les industries relatives aux moyens de transport. Au groupe des transports terrestres, c'est l'arrêt dans la construction des chemins de fer. Une seule création importante est à mentionner dans les temps récents : la ligne qui relie Valparaiso et Buenos-Aires. Le transsibérien d'autre part n'a pas encore retrouvé sa fonction normale

comme voie internationale de circulation. Les pays neufs ne poussent pas leur équipement en voies ferrées. Cette stagnation est une des principales causes de dépression de l'industrie du fer. Elle cessera le jour où la sidérurgie et la métallurgie des Etats-Unis n'auront plus sur le marché intérieur un débouché suffisant. Ce jour est proche et, hommes prudents et avisés, les Yankees ont tout préparé des projets de construction dans l'Amérique centrale et méridionale; ils en ont d'autres en réserve — et ils les sortiront dès que les circonstances seront redevenues favorables — pour la Chine.

L'arrêt de la construction des chemins de fer est en partie causé et compensé par l'énorme développement de l'industrie automobile. Il y avait, en 1914, 2 millions de véhicules automobiles en service; il y en a, en 1925, 30 millions, dont les trois quarts aux Etats-Unis. De là des changements destinés à produire des effets durables: accroissement des voyages internationaux, augmentation de la demande d'un certain nombre de matériaux: caoutchouc, aciers spéciaux, cuir et laque, diminution de la demande des chevaux et des animaux de trait en général.

Au groupe des transports maritimes, il faut noter que le tonnage commercial en service s'est augmenté de 31 %, en faveur des Etats-Unis surtout. Le tonnage total se répartissait en 1914 dans la proportion de 39,1 % au pavillon anglais et de 10,7 % au pavillon de la République étoilée; aujourd'hui la distribution se fait dans le rapport de 30,1 % à l'Angleterre et de 23,7 % aux Etats-Unis. Les Anglo-Saxons possèdent plus de la moitié de toute la flotte commerciale. Mais l'Angleterre reste le grand chantier naval: elle construisait, en 1913, 58 % du tonnage, elle en construit encore maintenant 50 %. L'Amérique et le Japon ont perdu l'avance qu'ils avaient gagnée pendant la guerre. Progrès également de la construction maritime en Allemagne et en Italie par rapport à 1913.

La physionomie de la navigation maritime est devenue tout autre. Les lignes régulières de navigation ont remplacé les «tramps» vagabonds, qui allaient de port en port chargeant et déchargeant au hasard sans jamais savoir s'ils auraient du fret ou s'ils devraient répartir sur lest. Les voiliers ont terminé leur rôle. Le combustible liquide, comme moyen de chauffage des chaudières, n'avait aucune importance autrefois: il alimente aujourd'hui 30 % du tonnage.

Enfin la navigation maritime à longue distance suit des routes nouvelles. Le trafic sur le canal de Suez a augmenté de 50 % entre 1921 et 1925; mais celui du canal de Panama dans le même intervalle s'est accru de 100 % environ. Tandis que le tonnage mondial de 1921 à 1925 s'accroissait de 15 % seulement, le trafic sur le canal de Panama progressait de 54 % entre la côte orientale des Etats-Unis et la côte occidentale de l'Amérique du Sud, de 83 % entre l'Europe et la côte occidentale de l'Amérique du Sud, de 23 % entre la côte occidentale des Etats-Unis et l'Europe, de 540 % entre les deux côtes des Etats-Unis, de 10 % entre la côte orientale des Etats-Unis et l'Extrême-Orient. L'Amérique du Nord avait autrefois un service mensuel de bateau vers les Indes anglaises, elle en a six à sept en 1925. Le canal de Panama a changé la situation maritime des Etats-Unis. L'Est-Américain s'est rapproché de l'Orient asiatique qui est une source de matières premières et un puissant marché d'écoulement pour les objets fabriqués. Les deux côtes des Etats-Unis entretiennent désormais des rapports à haute fréquence. Le Far-West américain, région encore agricole il y a dix ans, ne prendra pas une génération pour s'industrialiser. Il a ses champs pétrolifères en Californie, il a à sa portée la fonte des Indes, le canal de Panama le met à proximité des Etats du Sud de la Fédération où se trouvent les masses denses de moutons à laine.

* * *

En résumé, dans la métallurgie, dans la production des métaux colorés, dans la fabrication des couleurs artificielles, dans la soie chimique, dans l'industrie cotonnière, dans la construction des automobiles, dans la navigation maritime, dans toutes les grandes branches de l'activité matérielle, les Etats-Unis occupent la première place ou sont en train de la conquérir. Par la finance, ils tiennent au dehors à leur merci les régions d'où ils extraient les quelques matières premières qui leur font défaut, ainsi que les pays d'éveil récent où l'industrie, grosse d'essor, se montre capable de jouer un rôle dans la concurrence internationale.

L'Amérique du Sud, Cuba, l'Inde, la Chine et peut-être l'Afrique

centrale passeront tour à tour sous leur domination économique, sans compter que le vieil Occident est lui-même aux trois quarts assujéti. L'Europe peut pleurer sa décadence. Elle est victime d'une fatalité qui devait survenir tôt ou tard, mais dont la guerre, en enrichissant d'une manière à la fois soudaine et formidable les Etats-Unis, a brusqué l'avènement. Il lui reste comme consolations les splendeurs de son passé, le monopole des sciences, des arts et des lettres, les trésors de la civilisation spirituelle.

MAURICE DEFOURNY.

Professeur à l'Université de Louvain.

Quelques souvenirs littéraires⁽¹⁾

Or, vers ces années, 1887 et 1888, la Littérature, lasse du terre-à-terre naturaliste, demandait qu'on lui restituât des ailes pour reprendre de la hauteur. La revanche de l'idéal s'annonçait et elle n'eut pas de plus fervents servants que les jeunes lettrés belges. A leurs combats, il fallait des répondants et des noms à inscrire sur leurs bannières. Par dévotion et aussi par défi, ils choisirent les noms et les œuvres des grands méconnus que la vague naturaliste avait pendant longtemps submergés mais que le reflux idéaliste avait ramenés aux rivages de la notoriété: Barbey d'Aureville, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Ernest Hello, Léon Bloy. Comment un jeune lettré belge, qui avait joyeusement fleuri sa lance aux couleurs de ces maîtres, n'eût-il pas eu le souci dominant, en arrivant à Paris, de les approcher, de les voir, de les entendre?...

Ce fut avec un trouble délicieux, que j'accueillis, par une douce après-midi de novembre, la proposition de Georges Rodenbach de nous conduire chez Barbey d'Aureville.

Barbey d'Aureville.

Un quartier paisible de la rive gauche. Une rue quasi déserte. Un escalier tortueux. Un couloir obscur. La porte s'ouvre et nous voilà dans une chambre modeste et basse. Des livres traînaient sur toutes les chaises. Au centre de la pièce, une massive table, encombrée de papiers et près de l'encrier, de grandes plumes d'oie. Le vieux maître était assis dans un fauteuil à dossier élevé, une sorte de cathèdre et sanglé dans sa redingote à parements de velours et serrée à la taille, sur laquelle flottait un jabot de dentelles, il avait vraiment grand air avec sa tête altière et ravagée d'aigle foudroyé. Son accueil fut à la fois condescendant et fier, et en l'honneur de notre jeunesse, il tira un feu d'artifice d'idées et d'images dont après tant d'années, je garde dans le souvenir le fulgurant éblouissement. Quelle vision, en ce minable cadre de pauvreté et de détresse que celle de ce génie éployant ses ailes pour deux adolescents inconnus! On songeait invinciblement à une réalisation vivante d'une des «pensées» du «Connétable»: «Les aigles volent seuls, les autres vont par troupe.» C'était chez Barbey d'Aureville, une des formes de sa maîtrise que cet art souverain de résumer ses observations sur les êtres et les choses, par des formules lapidaires et saisissantes, frappées en médailles. Et cet art, il le pratiquait non seulement dans ses livres, mais dans sa conversation. Il a dit quelque part

(1) Causerie faite en avril 1927, à Alexandrie et au Caire, au profit d'œuvres philanthropiques.

que la conversation était la seule chose à laquelle il sacrifierait tout; et l'année même où je le vis, il avait eu la coquetterie de réunir — chez Lemerre en 1888 — les pensées qu'au cours de sa vie il sema dans ses livres et dans ses causeries. C'est ce mince petit volume qu'il nous remit lors de notre visite — songez si je le garde précieusement! — et j'extrais quelques-uns de ces *membra disecta* :

« Les plus grands hommes en politique comme à la guerre sont ceux qui capitulent les derniers. »

« Quand on a des opinions courantes, je les laisse courir. »

« Ils parlent de progrès! Et les gouvernements modernes ne voudraient certainement pas être à la place de leurs petits-fils! »

« La première lettre d'amour : la première tache dont toutes les hermines doivent mourir. »

« Après la blessure, ce que les femmes font de mieux, c'est de la charpie. »

« Être belle et aimée, ce n'est être que femme. Être laide et savoir se faire aimer, c'est être Princesse. »

* * *

Il est en littérature, un don aussi rare qu'il est glorieux : le don de magnificence. Ce don exige un ensemble de valeurs non seulement artistiques mais morales. Dante avait ce don, et aussi Corneille, le Corneille du *Cid* et de *Polyeucte*, et encore Bossuet, le Bossuet surtout des *Sermons*. On ne peut, malgré tout son esprit et l'étendue de son influence, attribuer ce don à Voltaire et peut-être non plus, en dépit de la *Légende des Siècles*, à Victor Hugo, chez qui le soleil a vraiment trop de taches. Mais Chateaubriand et Lamartine se rendent dignes de ce don par la haute qualité de leur inspiration et par leur inflexible attitude devant la vie. Que les contemporains n'aient pas reconnu ce don à Barbey d'Aurevilly, c'est tant pis pour eux; la postérité, dès ores, a redressé leur erreur : Barbey d'Aurevilly fut magnifique dans sa vie de méconnaissances et de privations fièrement acceptées et qui réalisa pleinement ce que lui-même considérait comme la plus belle destinée : « avoir du génie et être obscur ». Barbey d'Aurevilly fut magnifique dans son œuvre, dans ses romans d'abord dont deux au moins — *Un Prêtre marié* et *l'Ensorcelée* — peuvent subir, sans en sortir diminués, la confrontation avec les chefs-d'œuvre de Balzac; dans sa philosophie ensuite, philosophie de « prophète du passé » qui, dans un monde pourri de matérialisme, défendit, visière levée, les droits de l'idée contre les brutalités de l'instinct et prédit ainsi et prépara, avec la plus lucide déviation, les réactions nécessaires, et enfin dans sa critique inflexiblement commandée par ce que Boileau appelait « la haine d'un sot livre » et qui ne capitulait ni ne désarmait devant la bêtise, même auréolée du succès, mais lui sautait à la gorge et l'étranglait. Et Barbey d'Aurevilly fut magnifique dans sa mort, sa mort de pauvre, sur un grabat d'indigent, les fenêtres ouvertes sur la verdure d'un jardin d'hospice, mais révélant au dire d'un témoin, par ses balbutiements confus au cours du délire de l'agonie, la présence, à son chevet, de tous les grands fantômes qu'il avait croisés sur la route royale de sa destinée! A la tombe de ce génie méconnu, mais aujourd'hui monté au zénith de la gloire, s'il fallait une épitaphe, il me semble qu'on la trouverait dans ce fragment de ses émouvantes et terribles *Diaboliques* : « Si le sentiment de la garde qui meurt et ne se rend pas est héroïque à Waterloo, il ne l'est pas moins en face de la vieillesse qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Or, pour

les têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est à propos de tout, toujours, toute la question, comme à Waterloo! »

Villiers de l'Isle-Adam.

Léon Bloy — le terrible Léon Bloy, prophète véhément et ritulant à la fois Jérémie et Ezéchiel, et au demeurant un des plus grands stylistes du XIX^e siècle — Léon Bloy, dressant son « brelan d'excommuniés » y fait figurer à côté de Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Paul Verlaine.

Villiers de l'Isle-Adam, quand je l'ai connu, avait les allures d'un mousquetaire, mais d'un mousquetaire déjà un peu fatigué et courbé par les âpres vicissitudes de la vie. Grand seigneur authentique, il avait pour ancêtre un grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont on peut voir le mausolée dans la crypte de la cathédrale de Malte. A quel titre Villiers puisait-il dans cette ascendance le droit de revendiquer le trône de Grèce? Toujours est-il que lors du changement de la dynastie hellène, il fit valoir cette revendication en une requête altièr et grandiloquente. On se figure d'ailleurs très mal Villiers asservi à l'étiquette d'un trône, à la régularité et à la fixité qu'elle implique. Car ce grand Seigneur était le plus incorrigible des bohèmes, toujours évadé du sordide logis qu'il occupait et qui marchait dans la vie, comme « dans un rêve étoilé », les poches bourrées de petits bouts de papier et de vieilles cartes de visite sur lesquels il avait griffonné ses schémas d'idées et ses canevas de contes, dont, au hasard des rencontres, aux terrasses des cafés ou à la promenade, il essayait l'effet sur ses amis ou ses auditeurs occasionnels. A l'avoir entendu une seule fois, on restait sous l'impression inoubliable de cette parole ailée, nuancée et chatoyante où le lyrisme le plus élevé s'alliait à la plus pénétrante ironie... Car Villiers n'était pas seulement un admirable poète, un palpitant inquiet d'âmes, le conteur subtil et profond de ces *Contes cruels*, son chef-d'œuvre, qui sont comme des cristallisations d'absolu; il était aussi un âpre et étincelant railleur qui, obstinément fidèle aux grandeurs morales et intellectuelles du passé, fouettait la croupe du siècle où il vivait des lanières de la plus méprisante ironie. Et son imagination, toujours en travail, lui suggérait alors des trouvailles originales et pittoresques dont la haine du progrès moderne formait invariablement le thème : c'est ainsi qu'avec une conviction entière, il préconisait ce qu'il appelait « l'affichage céleste » c'est-à-dire le projet — qui n'est pas loin d'être réalisé aujourd'hui — de transformer la nocturne voûte éthérée en un mur immense de publicité, où la réclame offusquerait les étoiles. Ainsi encore, il mettait toutes les complaisances de son esprit à dresser devant ceux qui l'écoutaient, à faire agir et parler son Tribulat Bonhomet, symbole énorme du bourgeoisisme épais et prosaïque, frère cadet du Homais, du Bouvard et du Pecuchet de Flaubert, Tribulat Bonhomet qui, ayant entendu parler du poétique phénomène des cygnes chantant avant de mourir, voulait vérifier le fait et s'en allait la nuit dans les étangs, surprendre les oiseaux royaux et leur tordre le cou « pour les entendre chanter une dernière fois. »

Eblouissant causeur d'une puissance d'évocation tantôt émouvante tantôt mordante, Villiers aurait dû, semble-t-il, être un merveilleux conférencier. Hélas! l'expérience prouva le contraire : mes amis et moi lui ayant assuré une tribune en Belgique, Villiers nous déçut cruellement; sa voix était sourde et sans accent, son débit monotone, son geste maladroit. Bref, un four noir!

Ce ne fut que le soir, après dîner, dans un cercle intime que Villiers se ressaisit, redevenant lui-même, et que le causeur prit sa revanche sur le conférencier en déployant, avec un art consommé, le poignant scénario d'un de ses contes les plus beaux : *L'Enjeu*.

Paul Verlaine.

Une revue belge, très traditionnelle jusque-là et qui désirait se mettre au diapason de la modernité, m'avait demandé d'obtenir de Verlaine l'une ou l'autre poésie. Georges Rodenbach avait négocié l'affaire — à vingt francs le sonnet!

Un bel après-midi de mars, le poète de *Bruges-la-Morte* et moi, nous nous acheminâmes, à travers une lépreuse banlieue, jusqu'à l'hôpital où Verlaine, quand, selon son habitude il n'avait plus d'argent, était allé chercher asile. Le long de la garde-cour, des convalescents se chauffaient au premier soleil printanier et dans une salle commune, derrière un paravent, nous trouvâmes Verlaine, assis dans un lit tout blanc, le buste pris dans un vêtement blanc de malade et la fois socratique et faunesque, cette tête que Moreas appelait une tête de bandit mandchourien, couverte d'un blanc bonnet de malade. Dès qu'il nous vit, il s'écria joyeusement : « Ah! voilà le jeune homme qui m'apporte des ors! » Je lui remis l'enveloppe; il palpa les billets bleus avec un air de satisfaction dans les yeux, puis retirant de dessous son oreiller un paquet de paperasses, il en détacha deux feuilles et me les remit : « Ce sont des chefs-d'œuvre, dit-il, comme toujours! » Vu ainsi sur cette couche blanche d'hospice, Verlaine donnait l'impression d'un vieil enfant ingénu et qui nous parla tout de suite de la Belgique en termes détachés et insoucians, comme si le, nom seul de ce pays ne devait pas lui rappeler le drame redoutable qui foudroya son existence : sa querelle sanglante avec Arthur Rimbaud, la condamnation et l'emprisonnement qui s'ensuivirent. Je ne sais si « les ors » que j'avais apportés à Verlaine l'aidèrent à sortir de l'hôpital; toujours est-il qu'à quelque temps de là, j'allais le revoir au quartier latin, au café *François 1^{er}*, où on le retrouvait régulièrement à l'heure de l'apéritif, assis devant une « verte », son bâton noueux déposé à côté de lui sur le marbre, et suivant au plafond, d'un œil mi-clos, les écharpes de ses rêves. Le Verlaine des tavernes était un autre Verlaine que le Verlaine de l'hôpital : sous l'excitation de l'alcool, il alternait en propos tantôt violents, tantôt larmoyants, sacrait contre la vie, contre la destinée, contre la littérature, puis, s'adoucissant, parlait en termes émus des amis qui lui étaient secourables et particulièrement de François Coppée qu'il appelait son ange gardien. Et soudain, au milieu de ces propos incohérents, fusait une phrase adorablement musicale; et le vol était donné à des images chatoyantes et primesautières. Et parmi cette banale atmosphère de café, on retrouvait, dans le pauvre ivrogne, l'incomparable poète des *Fêtes galantes* et de *La Bonne Chanson*.

En février 1893, Paul Verlaine vint faire en Belgique une tournée de conférences. Par une pluvieuse matinée d'hiver, j'allais recevoir Verlaine au train venant de Bruxelles. Il descendit du compartiment en claudicant péniblement, drapé dans un manteau à pèlerine gris déteint, le cou entouré d'une grosse écharpe rouge et, sur sa tête bosselée, un invraisemblable feutre mou. D'avoir parlé, deux soirs de suite, à Bruxelles, l'avait rendu complètement aphone et il ne répondit à mes compliments de bienvenue que par de pénibles monosyllabes — mais sa face ravagée souriait toute d'un si beau sourire de bonté et de candeur. Je conduisis l'hôte illustre à un des premiers hôtels de la ville, où je lui avais retenu une chambre : en nous voyant entrer, le gérant eut un regard de consternation vers ce voyageur d'une si médiocre tenue et un regard de mépris vers la minuscule valise qui constituait tout son bagage et à propos de laquelle Verlaine me confia par la suite qu'elle contenait « une chemise et ses manuscrits ».

Verlaine me manifesta le désir de se reposer « longuement », ayant, disait-il « fait une noce énorme à Bruxelles ». J'avais déjà pris congé quand Verlaine me rappela; assis dans un fau-

teuil, l'index solennellement levé, il m'annonça qu'il avait oublié son faux-col et que je devais lui en acheter un pour le lendemain matin.

Je retrouve dans mes papiers une note sans doute écrite après cette première entrevue avec Verlaine et qui apparemment résume mon impression initiale : « Verlaine ressemble à Jean Valjean ».

Je n'étais pas très rassuré sur la réception que mes concitoyens réserveraient à Verlaine. Je les savais, pour le protocole des conférences, très chatouilleux sur la « tenue »; le frac et la cravate blanche étaient traditionnellement exigés et je me demandais si de voir apparaître un conférencier en costume négligé de voyage ne créerait pas contre Verlaine, avant qu'il ouvrit la bouche, un fâcheux préjugé.

A un autre point de vue encore, je redoutais le contact de Verlaine avec les élites gantoises. Verlaine n'avait qu'un seul thème de conférence : après avoir entraîné ses auditeurs dans le « golf-stream » de son existence agitée et contradictoire, il les conviait à le suivre sur les ondes calmes de la croyance et du repentir. En un mot, c'était le poète de *Sagesse* qui nous parlerait. Un tel sujet, s'il assurait d'avance à Verlaine les sympathies de son premier auditoire, les salons du Gouverneur de la Province, rendez-vous de la noblesse catholique, par contre, quel pavé pour le milieu anti-religieux qu'était alors le *Cercle artistique* de Gand, le second auditoire qui attendait Verlaine.

Le lendemain, je trouvais Verlaine reposé et dispos. La matinée était merveilleusement belle. Marchant d'un pas presque alerte, Lélian faisait résonner le pavé du fer de son gros bâton noueux. Et nous allâmes en pèlerinage d'art et d'histoire à travers la vieille cité des Flandres.

Les deux conférences que Verlaine fit à Gand — et qui ne différaient guère entre elles par le texte — eurent un sort divers. Débité d'une voix sourde et monotone, l'exposé, si naïvement touchant, que le poète tenta de son « *curriculum vitae et operarum* » ne porta pas... Mais soudain, Verlaine se redressa; une fièvre d'exaltation illumina de beauté sa vieille figure flétrie; son accent se fit vibrant et martelant; et ce fut la fête incomparable des strophes rédemptrices de *Sagesse* et de *Bonheur*... Dans le milieu élégamment croyant des clairs salons du Gouvernement provincial, ces hymnes, de foi assurèrent un succès à Verlaine; il en fut autrement dans la sombre salle du *Cercle artistique* : là de maigres applaudissements soulignèrent, plutôt qu'ils ne compensèrent, une mauvaise humeur générale et bougonnante, et pendant que Verlaine ramassait maladroitement ses manuscrits, le vindicatif président du cercle sortit, avec une solennité indignée, sans remercier le conférencier.

En marge du séjour de Verlaine à Gand, il y eut un incident bien drôle, et relevant de telle théorie des compensations qu'il lui inspira *Parallèlement*... Il y avait alors, dans la haute noblesse des Flandres, un homme d'une quarantaine d'années, à l'âme restée très pure et très candide, qu'une santé délicate avait écarté du sacerdoce et qui se consolait de ce sacrifice de vocation en chantant Dieu et les Saints, avec un art maladroit et imparfait mais si captivant de sincérité et de ferveur.

A cet auteur de *Poèmes Eucharistiques*, la publication de *Sagesse* avait donné comme une fièvre d'admiration. Sachant Verlaine à Gand, il n'eut de cesse que le poète acceptât son hospitalité; et Verlaine, au retour d'un voyage à Bruges, alla s'installer dans l'hôtel patricien... L'aventure eut un singulier épilogue : un jour, à l'heure du crépuscule, Lélian manifesta le désir de faire une promenade en ville; son ami aussitôt mit à sa disposition le coupé familial, aux portières armoirées. Au moment du dîner, Verlaine n'était pas de retour; même les heures de la nuit ne le ramenèrent point au logis. L'hôte finit

par se prendre d'inquiétude sur le sort de son glorieux ami et un valet fut envoyé à sa recherche; celui-ci, après avoir battu le pavé en tous sens, découvrit Verlaine — et le véhicule — dans une rue où certes l'aristocratique voiture n'avait jamais pénétré jusque-là. On cacha soigneusement à l'hôte de Verlaine le motif désillusionnant du retard de son idole. Mais pendant des années — et longtemps même après la mort de Verlaine et de son hôte — ceux qui avaient su continuèrent d'associer le souvenir du poète de *Parallèlement* au passage, dans les rues de Gand, du « coup historique ».

A l'instar de ce qui allait se passer à Bruxelles, nous avions songé un instant, à Gand aussi, à ménager à Verlaine l'accès de la tribune de la Conférence du Jeune Barreau, au palais de Justice. Mais ce qui est toléré dans la capitale, fait souvent scandale en province. Les ouvertures faites près du bâtonnier de l'Ordre reçurent un accueil plutôt frais; et les fervents gantois de Verlaine durent se contenter d'aller assister à Bruxelles à la « revanche judiciaire » du poète.

Verlaine eut d'ailleurs le triomphe modeste; d'autres, en se voyant assis dans ce solennel prétoire de justice, devant un parterre de magistrats et d'avocats, auraient été induits à exercer des représailles contre leurs juges de jadis. Verlaine, au contraire, se fit presque humble. D'un ton sans éclats, avec une objectivité candide — comme s'il s'agissait d'un autre — et dans un sentiment de soumission rétrospective à la fatalité qui avait pesé sur sa vie, il lut *Mes Prisons* et ce fut le rappel, estompé par les brumes du passé, de ses innocents démêlés juvéniles avec le guet et des séjours dans la maison d'arrêt de Bruxelles et dans la maison cellulaire de Mons. Tout au plus à la fin de sa lecture Verlaine, en forme de conclusion, osa-t-il cette boutade : « Messieurs de la Police, s'écria-t-il, laissez donc dorénavant les poètes qui ne vous regardent pas — dans les deux sens du mot ».

Et comme Verlaine ne s'en prenait qu'aux « Messieurs de la Police », les magistrats présents ne furent pas offusqués!

Les Goncourt et d'autres.

Après ces bohèmes de génie, je voudrais vous conduire chez un grand seigneur de Lettres bien renté et qui a fait du reste de sa fortune, un usage testamentaire aussi louable en soi que judicieusement profitable à sa renommée : il est certain que grâce à l'Académie Goncourt et au prix qu'elle distribue annuellement, le nom des Goncourt est actuellement un des noms littéraires qui passent le plus souvent sous les yeux et sur les lèvres des hommes.

C'est le dimanche après-midi, qu'Edmond de Goncourt — le survivant des deux frères, celui dont on a dit, avec une cruauté d'ailleurs injuste : ce n'est plus un écrivain, c'est une veuve — recevait dans son « grenier », dénomination faussement modeste pour un milieu littéraire bourré d'œuvres d'art et où le pittoresque chatoyant des japoneries s'alliait aux élégances raffinées et délicates du XVIII^e siècle français, Edmond de Goncourt, avec sa moustache blanche barrant la figure, donnait l'impression d'un officier en retraite et qui recevait les visiteurs d'un air hautain et las. Je n'ai rien retenu des propos échangés, mais j'ai gardé, dans les yeux, un spectacle d'un pathétique extraordinaire : celui d'un homme assis dans un fauteuil, ses deux mains ivoirines allongées sur la couverture qui lui enveloppait les jambes et appuyant sur un coussin sa belle tête de souffrance, une tête de Christ byzantin : toute la vie du malade semblait s'être réfugiée dans les yeux, de grands yeux noirs à la fois mobiles et doux : c'était Alphonse Daudet. Et près de lui se tenait un jeune gars, au teint basané et aux allures musclées et trépidantes et qui

n'était autre que Léon Daudet, le futur et étincelant pamphlétaire de *L'Action française*.

Je devais revoir Léon Daudet à quelque temps de là, lors de la célébration de son mariage avec Jeannette Hugo. C'était l'époque où on avait imaginé, pour l'union civile, des latries et un décor qui puissent rivaliser avec les splendeurs traditionnelles des rites et de la liturgie religieuses, et la mairie s'était mise en frais pour la petite-fille de l'ancêtre de *L'Art d'être grand-père* et pour le fils de l'auteur de *L'Immortel*. Il y eut un luminaire, comme à l'église, un orgue, comme à l'église et, comme à l'église une homélie onctueuse dont si je me souviens bien, Jules Simon fut le prédicant. Bref, ce fut riche et approximativement solennel. Mais, en sortant de là, Georges Rodenbach eut un mot qui résuma notre sentiment commun : « Tout de même murmura-t-il, que doit avoir dit là-haut, de ce pastiche culturel, l'illustre aïeul, celui qui, s'adressant dans l'admirable *Prière pour tous*, à sa petite-fille que voilà, lui a conseillé « Ma fille, va prier! »

Après ce mariage, un enterrement — à peu près comme dans les *Deux cortèges* de Josephin Soulayr. Ce furent les funérailles de Théodore de Banville, le délicieux et éblouissant poète, amoureux des formes, des images et des sons. Il habitait une vieille maison au fond d'un jardin et des glycines pendaient sur le mur extérieur. Autour du cercueil de ce « Paganini de la poésie », l'admiration et l'affection avaient réuni les principaux chefs d'idées du siècle. Il y avait là, silhouette osseuse, peu soignée et pelliculaire, un parapluie à la main, Taine, le puissant manieur de faits et de raisonnements; il y avait Zola, la barbe hirsute, le Iorgnon mal équilibré, le paletot relevé jusqu'aux oreilles, avec, dans la démarche, quelque chose de puissant, de volontaire et de bougon et qui évoquait si impérieusement le bourgeoisisme de faits et Rougon-Macquart; il y avait Leconte de l'Isle, raide et olympien, processionnant plutôt que marchant et qui promenait autour de lui, dans un masque rasé d'évêque, un monocle dédaigneux; il y avait Paul Bourget, dans la plus correcte élégance vestimentaire, et attestant par la gravité de son allure, qu'il venait de dire adieu aux sofas de l'adultère pour poser sa candidature à la succession de Balzac — un Balzac au cran d'arrêt entre le talent et le génie.

Tous ceux-là — école déterministe, école parnassienne, école naturaliste, école psychologique — étaient déjà le passé ou presque le passé. Derrière eux, gardant respectueusement les distances, s'avancait un jeune homme dont le visage pâle et le front concentré, coupé d'une mèche noire, décelaient l'ardeur de la pensée et de l'ambition et suggéraient une étonnante ressemblance avec le Bonaparte du Consulat ou avec un Pascal adolescent. Celui-là — qui était l'avenir — s'appelait Maurice Barrès.

Alexandrie, avril 1927.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.
Procureur général
près les juridictions mixtes d'Egypte.

(La fin de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.)

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

Le cœur de Chopin

I

Frédéric Chopin est seul dans la Chartreuse de Valdemosa. M^{me} Sand, avec Solange et Maurice, est descendue à la ville. Frédéric Chopin est seul dans sa cellule, devant son piano. La nuit tombe et il pleut. Frédéric Chopin est seul dans la clôture monastique, seul avec ses pensées, avec ses rêves, avec ses souvenirs, avec les souvenirs mystérieux que gardent les murs de l'abbaye et dont l'écho parfois s'éveille, avec un bruit sourd, dans un coin du cloître ou du cimetière : quelle solitude peuplée ! quelle retraite envahie !...

Revoit-il les jours de Varsovie et les paysages de Pologne ? Songe-t-il à l'enfantin visage de Constantia Gladkowska, qui fut son grand amour d'adolescent ? Ou plutôt, ne revient-elle pas encore près de lui, celle qui fut l'inspiratrice de sa première jeunesse, la douce, la trop douce et trop docile Marie Wodzinska, celle qui, sans presque le savoir, pour obéir à son père a tellement brisé le cœur de Chopin qu'il a pu écrire sur le paquet de ses lettres les mots qui nous torturent encore : « Mon Malheur. » ? Peines immenses de l'amour que M^{me} Sand n'a pas consolées !... Elle est trop tranquille, elle aussi ; elle ne voit pas le secret des mystérieuses délicatesses de Chopin. Elle est bonne, certes ! et dévouée ; elle le soigne physiquement avec une tendresse maternelle. Sait-elle bien que son ami ne souffre pas tant de la poitrine que de l'âme... ? Vous vous levez en lui, nostalgies, et vous le possédez : nostalgie de la terre natale, nostalgie des êtres chers et lointains, nostalgie des êtres chers et perdus !... Pourquoi l'a-t-on empêché d'aller mourir pour la Pologne ?... Que fera-t-il de la flamme qui le brûle ?...

Chopin est seul devant son piano. Oublie-t-il qu'il lui a confié le souffle immortel de sa patrie ? Ardent et gracieuse, tendre et forte, idyllique et héroïque, douloureuse et joyeuse tour à tour, la fière et dansante Pologne ne peut plus mourir. Il l'a délivrée du temps et de l'espace. Il a eu assez de foi pour faire bondir les montagnes. Il a entraîné à sa suite les forêts et le fleuve. La Vistule coule dans sa musique et les sapins y frémissent. Elle pleure les héros, cette musique, et les ressuscite. Le nouvel Orphée ne laissera pas échapper Eurydice.

Mais, en ce soir de Valdemosa, la douleur a submergé l'âme de Chopin, comme la pluie et le brouillard font la Chartreuse. La nuit est toute noire ; il pleut à torrents ; M^{me} Sand et ses enfants ne sont pas rentrés.

Chopin est au piano. Il y traduit divinement ce qu'il entend en ses profondeurs spirituelles : c'est comme des glas, comme des orgues funèbres ; ce sont des glissements de formes blanches ; ce sont des gouttes glacées qui des voûtes pénombrées lui tombent sur la poitrine. Mais non, il est noyé au fond d'un lac. Certainement, il est mort. Il ne reverra plus le soleil. Et ses compagnons sont morts aussi. Poème de toute désolation. Finis les rires de Solange et de Maurice. Finies les causeries de M^{me} Sand... Mais voici que s'ouvre la porte du caveau ; voici, ruisselants des eaux sépulcrales, cette femme et ces enfants. Alors, Chopin se dresse et a ce cri : « Ah ! je le savais bien que vous étiez morts ! » Et il les regarde, égaré...

Etrange puissance du rêve chez le génial musicien !... Il ne revient à la réalité que peu à peu. Mais, quand il se retrouve à Valdemosa, quand M^{me} Sand fait porter les lampes, il a composé un nouveau chef-d'œuvre.

* * *

Ce n'est pas sa patrie seulement que nous retrouvons dans sa musique, mais toute l'angoisse humaine. Et non seulement toute l'angoisse, mais toute la joie. Il ne se confiait qu'à son piano. Il lui a confié tout le secret d'une des âmes les plus belles et les plus hautes qui aient jamais paru sur la terre. Il a bien réalisé la promesse qu'il faisait à ses parents, à propos de Kalkbrenner : « Non, il ne détruira pas en moi cette audacieuse, j'en conviens, mais noble aspiration de me créer un monde nouveau ! »

Pourquoi faut-il qu'un monde nouveau ne s'achète qu'à force de peine ? La tendresse et l'ardeur de Chopin se sont heurtées constamment au monde réel. Quand il a ouvert les portes de la

joie, ce n'a guère été que sur le rêve ou sur l'art, ou sur ses souvenirs d'enfance. L'affection de Georges Sand elle-même lui a manqué à la veille de son départ de parmi nous. Ah ! délicate et bonne Jeanne Stirling, vous pouvez venir ; apportez votre pieux amour au sublime artiste douloureux : il a vidé toute la coupe d'amertume, il a donné tout son cœur, il ne peut plus que vous sourire tristement avant de s'en aller pour toujours dans un autre monde nouveau qui aura sans doute, qui aura sûrement ressemblé à son désir.

Il a vécu, frileux et fiévreux, dans les souvenirs et dans les rêves. Il a cherché, cependant, à prendre goût à la vie terrestre ; il a aimé les élégances aristocratiques, sans se méprendre sur l'esprit superficiel de cette société ; il s'amusait aux apparences et aux ties de ses compagnons d'une heure ; il se plaisait parfois à imiter quelque lord avec une espèce de génie caricatural. Enfant divin, il riait à la comédie extérieure, avant d'aller pleurer sur sa tragédie intime : et quelle atmosphère de poésie enveloppait tous ses mouvements !...

Mais c'est au monde nouveau qu'il nous a ouvert que je reviens. « ... Chaque artiste, a écrit Marcel Proust, semble ainsi comme le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la terre, un autre grand artiste... » Sans l'art, dit-il encore, nous ne connaîtrions jamais les individus mais, grâce aux artistes, « nous volons vraiment d'étoiles en étoiles ».

Il est peut-être, dans l'univers musical, des étoiles plus puissantes ou plus sereines que celle où nous conduit Chopin : il n'en est pas où, loin des laideurs et des haines de la terre, nous nous sentions baignés davantage de bonté et de beauté.

II

Chopin ou le poète, M. Guy de Pourtalès pouvait-il donner meilleur titre à l'ouvrage qu'il consacre au divin inspiré des *Nocturnes* ? Si les paroles de Marcel Proust sont vraies ; s'il est certain, comme l'affirme Henri Bremond, que la poésie est « contagion ou rayonnement, voire création ou transformation magique, par où nous revêtons, non pas d'abord les idées ou les sentiments du poète, mais l'état d'âme qui l'a fait poète : cette expérience confuse, massive, inaccessible à la conscience distincte... » ; si elle est ce *retour à l'inanalysé*, ce bain, si l'on veut, dans le concret, dans le réel le plus profond ; si l'élément purement poétique est celui-là même qui nous allège de nos obstacles et nous fait communier avec une autre âme vivante dans l'amour de ce qui est, toute la musique de Chopin est véritablement poésie.

« Toute âme, disait Mallarmé, est une mélodie qu'il s'agit de renouer. » Mais la plupart des âmes, hélas ! les poussières du jour et les bruits de la rue étouffent leur mélodie. L'âme de Chopin s'exhale comme le chant du rossignol.

Et si, parfois, cette musique apparaît, selon un beau vers de la comtesse de Noailles :

Comme un grand crucifix de cris entrecroisés...

parfois elle est comme un grand lac de mélancolie et de rêve où se mirent toutes les étoiles.

M. de Pourtalès a fort bien vu tout ce qu'il y a d'ailleurs et pour ainsi dire de féérique dans l'âme de Chopin. Il le représente comme un « rossignol apporté par un coup de vent du pays des fées ». Et c'est vrai que sa musique semble nous dire bien souvent la tendre plainte que Jean Moréas a mise dans l'un de ses plus beaux poèmes :

*Sous vos longues chevelures, petites fées,
Vous chantâtes sur mon sommeil bien doucement ;
Sous vos longues chevelures, petites fées,
Dans la forêt du charme et de l'enchantement.*

*Dans la forêt du charme et des merveilleux rites,
Gnomes compatissants, pendant que je dormais,
De votre main, honnêtes gnomes, vous m'offrîtes
Un sceptre d'or, hélas ! pendant que je dormais.*

*J'ai su, depuis ce temps, que c'est mirage et leurre
Des sceptres d'or et les chansons dans la forêt,
Pourtant comme un enfant crédule je les pleure
Et je voudrais dormir encor dans la forêt...*

Quand M. de Pourtalès voit apparaître auprès de Chopin, non point une fée, mais Georges Sand, je comprends sa colère. Il est certain que, par son incompréhension et par son abandon, elle a hâté la fin du génial musicien. Mais qui connaît le secret des âmes? Je vois M. Edmond Jaloux, sandiste impénitent, défendre vivement, dans les *Nouvelles littéraires*, la mémoire de l'auteur d'*Indiana*. Je l'entends nous dire « la sagesse, l'équilibre, la force morale de cette grande imaginative », son « besoin éperdu de se donner, d'oublier et de recommencer : être tout près de la nature et qui avait de la peine à accorder ses instincts très simples aux besoins plus compliqués de son esprit. » Puis-je avouer que ces lignes sont loin de me convaincre? Le « besoin éperdu d'oublier » me paraît assez le contraire de la fidélité. Et, cependant, je lis le *Journal intime* de Georges Sand, que M^{me} Aurore Sand a publié l'année dernière; il semble bien que l'histoire de Venise aurait pu mieux finir si Musset avait eu la noblesse d'âme de pardonner : il croyait qu'elle lui jouait la comédie... Qui donc écrira les grandeurs et les misères de l'amour humain?... Seules, sans aucun doute, les hautes lois divines du mariage et de la famille, la présence de l'enfant, la bonté enfin, une immense bonté réciproque, peuvent-elles assurer toujours les cœurs qui se sont donnés, contre les vents froids et cruels de l'inconstance et des mésententes.

La douleur de Chopin ne nous est pas moins sacrée. Ce mendiant d'amour, comme Dante, comme Beethoven, comme cent autres, s'est vu refuser le pain de la tendresse dont il était affamé. Que l'on comprend la joie avec laquelle il reçut la mort!

« Comme Gutman le tenait dans ses bras, écrit M. de Pourtalès, durant l'un de ses accès épuisants, Chopin dit, après un long silence essoufflé :

« — Maintenant, j'entre en agonie.

« Le médecin tâta son pouls et chercha quelque parole rassurante. Mais Chopin reprit avec autorité :

« — C'est une rare faveur que Dieu fait à l'homme en lui dévoilant l'instant où commence son agonie : cette grâce, il me l'a faite. Ne me troublez pas. »

Qu'il repose dans la paix, dans la lumière et dans l'amour ce tendre cœur ardent, si noble et si doux!... Pour nous, il nous reste sa musique. Et de vieux vers de Marcel Proust me reviennent à la mémoire :

*Chopin, mer de soupirs, de larmes, de sanglots
Qu'un vol de papillons sans se poser traverse
Jouant sur la tristesse ou dansant sur les flots.
Rêve, aime, souffre, crie, apaise, charme ou berce,
Toujours tu fais courir entre chaque douleur
L'oubli vertigineux et doux de ton caprice
Comme les papillons volent de fleur en fleur;
De ton chagrin alors ta joie est la complice :
L'ardeur du tourbillon accroît la soif des pleurs.
De la lune et des eaux pâle et doux camarade,
Prince du désespoir ou grand seigneur trahi,
Tu t'exalles encor, plus beau d'être pâli,
Du soleil inondant ta chambre de malade
Qui pleure à lui sourire et souffre de le voir :
Sourire du regret et larmes de l'Espoir!*

JEAN SOULAIROL.

P.-S. — Je ne veux point tarder à signaler, bien que je me propose d'y revenir longuement dans un prochain article, l'apparition du premier volume de la collection de doctrine et d'histoire religieuses, publiées sous la direction de Maurice Brillant, chez l'éditeur Bernard Grasset.

Cette collection, sous le titre général de la *Vie chrétienne*, groupera des ouvrages où seront résumés, dans l'esprit le plus orthodoxe, l'état des questions agitées actuellement, et les résultats clairement mis au jour du travail scientifique.

La vérité ne craint pas la vérité. La *foi catholique* et l'*exactitude critique* sont les deux principes qui animeront les différents auteurs, loin des hypothèses hasardeuses.

A côté de Maurice Brillant, qui n'est point seulement la critique pénétrant que l'on sait et dont paraît, en ce moment-même, un beau livre sur l'*Art chrétien*, mais encore un grand lettré qui ne laisse point de suivre toujours les sévères disciplines de l'épigraphie et dont le travail sur les *Mystères d'Eleusis* fait autorité,

tout un groupement, l'Association catholique d'information et de documentation, dirige la publication des volumes de la *Vie chrétienne* et compte, parmi ses membres, des hommes comme MM. Louis Massignon, professeur au Collège de France; Bernard Fay, professeur à l'Université de Clermont; Massis, Maritain, Ganic, etc.

Le premier volume, le *Scandale de Jésus*, est du R. P. Bernard Allo, professeur à l'Université de Fribourg, disciple de l'illustre P. Lagrange, et répond magistralement à l'offensive anti-chrétienne de certains exégètes de l'extérieur, offensive qui se trouve réduite à néant.

Des ouvrages du R. P. Lebreton, de Mgr Batiffol, du R. P. Dhorme, du R. P. Pondamin, pour ne citer que quelques noms entre les plus illustres, suivront rapidement. De tels noms suffisent, je pense, à préciser la tenue scientifique d'une collection dont le R. P. Gillet, professeur à l'Institut catholique, a bien voulu aider à assurer l'établissement.

J. S.

Lettre du curé Pecquet sur « le Mystère Quotidien » de Jules Destrée

MON CHER NEVEU,

Vous savez que je ne lis plus souvent les livres qui paraissent et comme je me console facilement de n'être pas au courant de tous les chefs-d'œuvre contemporains.

Quand j'étais plus jeune, rien ne m'échappait, tant je craignais de rester incomplet et mal informé. C'est un cancre qui qui me guérit de ce travers. Il était le septième fils d'un marquis intelligent chez qui j'allais quelquefois déjeuner. Au précepteur qui lui enseignait le latin, il expliqua un jour que c'était peine perdue :

— Est-ce que j'ai demandé à M. Lhomond de faire une grammaire et des exercices pour moi? répondit-il. Je ne connais même pas ce monsieur-là! Il ne m'a jamais été présenté! Faudra-t-il peut-être que j'étudie tous les livres qu'on publie sur la terre? Il y en a bien trop!

Ce propos m'ouvrit les yeux; et je résolus dès lors de me désintéresser de tous les braves garçons, connus et inconnus, qui m'avaient tant fatigué par leurs ouvrages.

Je vous avouerai que moi-même, en ce temps-là, je comptais bien aussi me signaler à l'attention de mon siècle par quelque honorable publication. Ayant cru découvrir deux ou trois nouveaux systèmes de philosophie, je les mis en vers, puis en prose, et enfin en musique, et je voulus ensuite les publier tout au moins en brochure : mais, M. le doyen de Laroche me conseilla de me tenir tranquille, en quoi il eut bien raison, car j'ai retrouvé plus tard toutes mes découvertes dans de vieux auteurs. Les peuples n'ont par conséquent rien perdu à se passer de mes ouvrages.

Cette expérience n'a cependant pas été sans fruit pour moi. Elle m'a appris que l'humanité n'invente pas grand-chose en fait d'art et de doctrine; et ce ne sera plus jamais moi qu'on verra s'engour de constructions intellectuelles qui étaient déjà démontrées au temps de Melchisédech. Hors mon bréviaire et les Evangiles, je lis donc, à présent, les livres, comme je joue aux cartes, par manière de relâche et de divertissement. De ce point de vue, les mauvais écrivains rendent autant service que les bons. Continuez donc, mon cher neveu, à m'envoyer tout ce qui vous tombe sous la main, comme si de rien n'était.

Je vous remercie spécialement de m'avoir fait parvenir le

Mystère Quotidien (1) de M. Jules Destrée. C'est un ouvrage fort agréable à lire, écrit par un homme modeste et instruit, qui finira probablement par avoir la paix de l'âme et découvrir la vérité. Je sais bien que l'auteur est socialiste : mais il l'est devenu dans sa jeunesse par bonté d'âme, et tous les socialistes ne sont pas d'anciens ouvriers formés par l'école du soir. J'ai appris aussi qu'il était membre de l'*Académie des Lettres belges* : mais, plusieurs membres de cette Académie sont gens de talent et écrivent en bon français. On a tort de ne point parler d'eux davantage et de les mettre tous dans le même panier.

Il paraît que Jules Destrée est l'un des plus grands orateurs qui existent. Un sténographe de la Chambre m'a déclaré qu'au Parlement, on prenait autant de plaisir à l'écouter parler qu'à voir ses collègues garder le silence. Pourquoi faut-il qu'il discoure si rarement et que les autres ne se taisent jamais ! Pourquoi faut-il aussi qu'il parle toujours devant les mêmes auditeurs socialistes ou bruxellois ! J'aimerais qu'il parcourût de temps en temps le pays pour se faire entendre dans nos patronages, dans les cinémas, voire sur les places publiques, prônant les avantages de la vertu et dénonçant les laideurs du vice, à la mode des anciens prédicateurs franciscains du moyen âge. Le clergé, les fidèles, les pauvres, les riches, et les vieilles femmes qui se déplacent difficilement auraient ainsi le bonheur de l'entendre. En Italie, durant la guerre, il remportait, paraît-il, de tels triomphes que les Italiens se disaient : « Pour prêcher si éloquemment, il faut que le Ciel inspire ce serviteur de Dieu et qu'il soit déjà bien avancé en perfection et sainteté ! ». Et ne parvenant pas à se saisir de lui, les auditeurs se précipitaient au vestiaire pour toucher la valise de l'orateur ou débiter son chapeau en petites reliques. De pareilles marques de vénération ont certainement donné à réfléchir à l'ancien agitateur socialiste, et il est manifeste qu'il a souvent envisagé depuis lors les moyens de s'en montrer digne.

Son livre reflète les belles dispositions d'âme où il a été composé. Vous auriez peut-être bien fait de le parcourir avant de me l'adresser. Outre que je l'aurais reçu coupé, vous auriez vous-même constaté, à le lire, que tous les auteurs socialistes n'écrivent pas avec un manche à balai comme M. Ernest, ou avec une seringue de vétérinaire comme le docteur Branquart.

Le *Mystère Quotidien* est une sorte d'examen de conscience et d'idées, fait sans désir de se tromper soi-même ni d'épater personne. Deux interlocuteurs, Jacquart et Louvrier, prennent successivement la parole pour défendre des opinions opposées. Ce sont de vieux magistrats cultivés et tolérants, dont les mauvaises passions sont presque éteintes et qui n'en ont plus d'autre que de rechercher la vérité. Quand ils se voient, c'est pour s'entretenir des grands sujets qui ont de tout temps tourmenté le cœur des hommes. Jacquart est catholique et par conséquent fixé ; Louvroil est un inquiet dont l'esprit essaye de tout savoir et de tout comprendre et juger. A moins que je ne me trompe, évidemment ; car, c'est peut-être le contraire ; mettez alors que Louvrier soit catholique et attaché aux dogmes, et que Jacquart soit un libre-penseur de l'espèce barrésienne, aux antennes merveilleusement sensibles, au cœur droit, et à l'intelligence pourrie d'agnosticisme. Les gens de cette sorte ressemblent à des chevaux de manège destinés à tourner beaucoup avant d'avoir fini. Vous voyez d'ici qu'un dialogue entre de tels partenaires ne peut aboutir. S'ils ne s'envoient pas mutuellement promener, c'est que tous deux ont plus de plaisir à rester ensemble qu'à se séparer et qu'ils arrivent, d'ailleurs, parfois à s'accorder passagèrement. C'est le cas, par exemple, quand ils traitent de la

pluie et du beau temps, de l'architecture du palais de Justice, de l'éloquence, de la poésie et de la peinture, de la manière de voyager et des conditions d'une bonne cuisine. Mais lorsqu'ils dissertent de la prière, du péché originel et de la nature de Dieu, leur entente disparaît. Inutile de vous dire qu'ils retombent d'accord dès qu'il s'agit de la loi morale et de proclamer quel est le meilleur emploi à faire de cette vie mortelle. Nos deux sympathiques discutailleurs tournent alors leur dialogue en une sorte de mélodie à deux voix qui ressemble quasi à une prière. Ecoutez-les égrener leurs bonnes résolutions comme des religieux qui se répètent au cœur :

- La loi d'amour, Monsieur le Président !
- Aimer son prochain, dit Louvrier.
- Lao Tse l'enseignait, dans la Chine, jadis.
- Prendre sur tous ses gains la part des pauvres gens.
- C'est aussi, de l'Islam, l'un des quatre piliers.
- Soulager la souffrance et pardonner l'injure.
- Le bonheur est en ces préceptes et non pas au dehors, Monsieur Louvrier.
- Consoler les affligés, Monsieur Jacquart.
- Ne pas abandonner ceux qui sont prisonniers.
- Soigner les malades.
- Adoptez un parti-pris de bienveillance universelle.
- Avoir pour la beauté un constant enthousiasme.
- Avoir pour la faiblesse un respect attentif.
- Se dévouer.
- Servir.

Et la série des conversations prend fin sur ce beau cantique où les deux vieillards mêlent la bonté de leur âme et leurs voix chevrotantes.

Mais de ces histoires-là, mon cher neveu, il y en a toujours eu pas mal en ce monde. Beaucoup d'honnêtes gens se sont ainsi rencontrés, également dignes d'estime et pareillement incapables de s'entendre dans la conversation. De même, nos manuels de théologie sont pleins des objections formulées par le juge Jacquart et des réponses qu'aurait pu y faire le président Louvrier si, au lieu d'approfondir le droit, il avait étudié les sciences ecclésiastiques. Il n'est d'ailleurs pas dans l'obligation professionnelle de connaître la *Somme* de saint Thomas et les traités de saint Augustin. Son devoir est de juger avec infaillibilité et justice les chenapans amenés à son tribunal plutôt que de refaire l'éducation philosophique et théologique de cet incurable sceptique de Jacquart.

Mais, encore une fois, là principalement n'est pas pour moi, mon cher neveu, l'intérêt du *Mystère Quotidien*. C'est l'auteur lui-même, M. Jules Destrée, qui m'intéresse. Je vous dirai, entre nous, qu'il paraît bien sympathique, tout Jacquart et socialiste qu'il reste en attendant mieux.

Sa culture est d'un humaniste épicurien qui goûte toutes les joies de l'intelligence, de l'art et de la vie. Il aime la poésie, la nature, la musique, les voyages, l'éloquence, les vins honnêtes, la cuisine française, la terre wallonne et le spectacle des actes héroïques.

Dans l'un de mes derniers sermons, tout en recommandant sa conversion et celle de plusieurs autres pécheurs aux prières de mes paroissiens, je citais la belle page suivante, écrite par Jules Destrée à la gloire de nos missionnaires chrétiens :

« Celui qui croit que tous les hommes sont fils d'un même Créateur ; que Jésus, sublime exemple du sacrifice absolu, est mort pour eux tous ; que la vie terrestre n'est qu'un instant en présence de la vie éternelle ; et que l'une récompense sans limites les tristesses de l'autre, celui-là peut partir, il est armé.

» Il bravera la tempête et les outrages, la faim, la soif, le froid ou le soleil torride, il bravera avec patience et humilité, l'in-

(1) JULES DESTREE : *Le Mystère Quotidien*. Réflexions et Souvenirs. — Bruxelles, « La Renaissance du Livre », 1927.

compréhension, l'hostilité, les mauvais traitements, la torture et la mort. Et vous, incroyants, ne vous apitoyez pas trop sur leurs angoisses; les martyrs n'ont que faire de votre compassion; c'est dans la joie et la lumière qu'ils succombent! Car chez eux, la foi se double d'amour, et n'est-il pas de jouissance plus aiguë que de souffrir pour qui l'on aime?

« Le missionnaire est un propagandiste, sans doute, mais c'est aussi un instituteur, un guérisseur, un bâtisseur. Il combat les tsésé au Congo et soigne les lépreux de Birmanie ou de Madagascar. Il conseille les principes d'hygiène et les éléments de morale. C'est surtout aux enfants qu'il s'adresse : il recueille les abandonnés; il apprend à lire aux ignorants, un métier aux inhabiles; il éveille chez les endormis la curiosité, facteur de progrès, et fait admettre la loi sacrée des sociétés humaines : le travail. Des écoles, des ateliers, des lazarets, des hôpitaux, des églises s'élèvent là où il a passé. »

Tout rédacteur au *XX^e Siècle* que vous êtes, sauriez-vous mieux dire, mon cher neveu ?

Je savais, du reste, depuis longtemps, par l'abbé Puissant, que M. Jules Destrée n'était pas de soi-même très anticlérical.

Étant venu à la recherche de vieilles briques et d'anciens documents dans les Ardennes, l'archéologue montois logea chez moi, et, en cette circonstance, il me raconta avoir assisté, il y a vingt ou trente ans, au mariage de celui qui était déjà alors le plus brillant meneur socialiste de la Wallonie. Cela se passait à Mons, à la collégiale Sainte-Waudru. Jules Destrée n'avait pas voulu, en un jour péril, sortir de la communauté chrétienne et se priver de la bénédiction des vieux saints wallons. Très sérieusement, avec ce faux air fatigué de fauve apprivoisé qu'on lui connaît, il avait pénétré dans le beau temple gothique, suivi du cortège nombreux de ses amis catholiques et libres-penseurs. Cependant, sur le seuil de Sainte-Waudru, deux jeunes hommes restaient plantés, fidèles aux principes, les mains dans les poches, refusant d'entrer à l'église et de donner ainsi le moindre accroc aux doctrines matérialistes que pour lors ils professaient. Ces jouvenceaux intégristes étaient Olivier-Georges Destrée, frère de Jules, et son ami Tiberghien. Ils firent une très belle fin, comme vous savez, car l'un mourut bénédictin et l'autre chartreux.

A présent qu'ils sont au ciel, ou pas très loin, je les prie, pour ma part, de songer un peu à celui qui se montrait, en ce temps-là, beaucoup plus édifiant qu'eux-mêmes et qui se débat toujours parmi les exigences de la politique belge et les ténèbres opaques du « mystère quotidien ». Nous savons que les élus ont des loisirs et qu'il leur est permis de les employer à faire du bien aux hommes. Les deux protestataires d'autrefois n'ont qu'à s'occuper maintenant de l'âme de leur ancien ami. Ils le font sans doute et leur intervention sera probablement plus efficace que les éclaircissements du président Louvrier. Pour moi, si j'étais d'eux, je prierais à peu près ainsi :

« Seigneur, veuillez vous souvenir de l'âme de votre serviteur Jules, auquel vous n'avez pas épargné les plus précieux dons que vous accordez aux hommes. Il a une voix éloquente, une claire intelligence, une plume agréable et le goût des belles actions. Rien ne lui a manqué ici-bas. Il a généralement joui d'une bonne santé; il a remporté tous les succès qu'il a voulus; il est devenu ministre, est resté député, a fondé l'*Académie des Lettres belges* et l'*Assemblée wallonne*; il a un libre-parcours en première classe sur les chemins de fer et ses entrées dans les milieux les plus distingués du monde. La *Société des Nations* se l'est attaché comme délégué à la Commission de Coopération Intellectuelle; l'Italie raffole de lui, la France l'a souvent applaudi; la Belgique l'admire et il n'y a guère qu'à la Fédération socialiste du bassin de Charleroi où il soit parfois contesté. C'est un chrétien qui a eu plus de chance que moi-même et que beaucoup d'autres.

« Il a été jusque-là fort occupé. Songez, Seigneur, aux discours qu'il a prononcés; aux ordres du jour et aux articles qu'il a rédigés; aux banquets, aux procès et aux séances de la Chambre qui l'ont absorbé; à ses voyages, à ses ambassades et à ses lectures : vous l'excuseriez en pesant tout cela, de n'avoir pu pénétrer les arcanes de la théologie et débrouiller toute l'histoire des religions. A ce prix, l'intelligence elle-même d'un Aristote, d'un Pascal ou d'un saint Augustin serait demeurée en chemin et eût pareillement versé dans l'agnosticisme, l'amateurisme, le synchrétisme et tous les *isme* du monde.

« Daignez, Seigneur, sauver votre serviteur Jules comme vous sauvez les autres chrétiens de bonne volonté. Montrez-lui que votre fils Jésus-Christ en sait plus long sur le mystère quotidien et sur le mystère éternel que Jacquart, Louvrier, Marx, Kant et tous les autres braves types qui ont tenu école de sagesse ici-bas; et mettez-lui dans la tête qu'on peut raisonnablement s'en rapporter à Jésus du soin de voir clair dans les matières obscures de la vie et de la mort. La Wallonie n'a jamais été capable d'inventer la plus petite hérésie tant elle a la cervelle saine et peu spéculative. Il ne sied pas à un Wallon de Marcinelle de se distinguer de ses ancêtres et de cheminer seul loin du troupeau fidèle. Ainsi soit-il! »

Ici, à Bétaumont, mon cher neveu, il n'y a pas eu grand changement depuis votre visite; et ce n'est pas la traversée de l'Atlantique par Lindbergh qui modifiera le cours de notre existence. Les cultivateurs continueront d'aller travailler aux champs; les femmes, de faire le ménage; les enfants, de grandir; et moi, d'exercer mon ministère. A lire les journaux, je vois que des hommes d'Etat et des écrivains racontent que l'économie de notre planète va se trouver bouleversée par l'exploit du glorieux aviateur américain. Ils proclament que l'humanité va vivre une ère nouvelle et qu'il n'y aura jamais plus de guerre. Dans nos villages, nous ne perdons pas pour si peu la tête. Nous savons que l'invention des machines agricoles n'a pas plus favorisé la vertu que le vice, à la campagne. Mais il faut que les gens de ville parlent. Il vaut d'ailleurs mieux dire des sottises que d'en faire.

Portez-vous bien et croyez, mon cher neveu, aux bons sentiments de

Votre oncle affectionné,
Lucien-Joseph PECQUET,
Curé de Bétaumont.

Pour copie conforme :
Omer ENGLEBERT.

La situation des catholiques en Autriche

Depuis la révolution, la situation des catholiques d'Autriche y est des plus défavorable. Depuis les dernières élections au Conseil national, elle est au plus haut point menaçante.

Si les événements d'ordre culturel et politique ne subissent point dans leur orientation actuelle un temps d'arrêt, si par ailleurs le parti social ne change point, si surtout un puissant souffle de vie ne vient pas ranimer l'action catholique — condition et base essentielle de tout succès politique —, il faudra bien s'attendre, lors des prochaines élections, à subir une majorité des social-démocrates.

La situation actuelle est la plus favorable qui puisse être pour le marxisme.

D'une part, c'est la détresse économique de l'Autriche, détresse à laquelle le radicalisme vient s'alimenter tout naturellement. De l'autre, c'est l'attraction exercée par le socialisme agressif, nettement conscient de ce qu'il veut atteindre. Mais, c'est par dessus tout : le fait que ce socialisme ne cesse de se renforcer du point de vue matériel et cela grâce aux ressources qu'il tire des contributions versées par Vienne, et à l'extension continue de ses organismes économiques. Que l'on s'en réfère à ce simple fait : actuellement, la Caisse centrale d'épargne de Vienne possède en dépôts, 350 millions de schillings, soit 150 millions de plus que toutes les grandes banques d'Autriche réunies. Mais, supposons que le marxisme triomphe aux élections prochaines : dans le domaine de la politique sociale et culturelle, et en ce qui regarde les églises et les couvents, ce sera, dès lors, la porte ouverte au Moscovitisme et au Mexicanisme. En vérité, le catholicisme autrichien n'est pas moins menacé aujourd'hui que lors de l'invasion turque, au moment du siège de Vienne par les Turcs, dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Elles n'en sont que plus importantes les tâches qui s'imposent aujourd'hui en Autriche au peuple catholique. Il est possible qu'après tout, les dernières élections ont précisément joué le rôle d'un avertissement, secouant les endormis et les hésitants. Elles soulignent au surplus la nécessité de rallier toutes les forces pour étendre l'action catholique, extension où nulle liste obligatoire, nulle dictature de la majorité ne pourraient opposer d'entraves aux initiatives et tentatives particulières. Car que veut signifier « action catholique » ? Uniquement ceci : activité catholique dans tous les domaines, mais surtout dans le domaine religieux, ecclésiastique et culturel.

Activité dans le domaine ecclésiastique : le laïc n'a pas le droit d'émettre, à l'égard du clergé, des exigences. Mais il n'est pas tenu non plus de faire la conspiration du silence autour des conceptions et des desiderata de l'*intelligentsia* laïque dans ce domaine. L'Evêque de Ketteler lui-même n'écrivait-il pas, à la date du 28 octobre 1867, à la direction d'une feuille catholique :

« Il ne me vient pas la moindre idée de vous pousser à accabler de louanges la situation ecclésiastique, les procédés des autorités ecclésiastiques ou de vous refuser le droit à une critique mesurée. Ce que je crains par dessus tout, ce sont les côtés défectueux que l'on cache et que l'on « blanchit » officiellement. Je crois qu'il peut être parlé de presque tous ces côtés défectueux dans la presse, qu'ils aient trait à l'Eglise ou à l'Etat, à condition que cette discussion ait lieu dans l'esprit voulu. »

* * *

En ce qui concerne le clergé, les publicistes catholiques honnêtes ont le droit d'exprimer leurs désirs comme leurs opinions. Ils ne doivent s'abstenir qu'à l'égard du domaine ecclésiastique au sens strict du mot. Il ne sera pas inutile de donner ici la parole à un représentant du clergé autrichien. Cette parole exprime un avis où il est dit que les fonctions pastorales pourraient avoir plus de puissance et plus d'envergure : qu'il pourrait être fait plus de progrès dans les soins donnés aux âmes. Dans un article qu'il intitulait : *Custos, quid de nocte?* le professeur docteur Michael Pflieger, un des jeunes prêtres viennois des plus éminents, écrivait : « Notre religion s'est embourgeoisée. C'est une religion rassasiée, confortable, qui ne pose pas de questions. Elle s'interdit tout dérangement. Un dimanche machinal succède à des jours de semaine d'où Dieu est banni. Pourquoi ? Parce que, pour nous, la religion n'est pas une tâche quotidienne : c'est la défense de ce qui était hier. Le prêtre-fonctionnaire, le catéchiste devenu définitivement tel, le professeur de religion auquel l'Etat sert un traitement fixe sont de cette religion là. C'est un système, un système dont aucun de nous n'est responsable. Cependant, il faut que nous en voyions les périls, sinon tout notre travail sera fait en pure perte. Le plus grand de ces périls ? Celui de confondre ce système avec l'Eglise même, celle-ci étant le Christ toujours vivant, le Christ qui est venu, qui vient encore tous les jours pour sauver, par ses souffrances et sa mort, ceux qui sont perdus... C'est l'homme « pratique » qui règne, c'est-à-dire celui qui fait ce qui était juste hier, et indispensable avoir-hier. Et, à la suite de toutes ces choses « pratiques », nous finissons par nous prendre un jour la tête entre les mains et par nous demander : « Ce que tu fais est-ce pratique ? Ne serait-ce plus pratique

encore de prêter un jour l'oreille à la volonté de Dieu en ce qui regarde notre époque et ses problèmes ? Il fut un temps où la voiture de poste était fort pratique. Cependant, une époque vint où il fut plus pratique encore de se demander : ne pourrait-on pas inventer comme véhicule quelque chose de mieux encore ? Mes frères, nous n'allons pas nous faire des reproches les uns aux autres. Mais nous ne sommes pas assez religieux pour un monde aussi complexe que le nôtre. Il nous manque encore le courage qui consiste à ne pas fermer les yeux lorsque Dieu nous regarde. Nous parlons volontiers d'hier, des pasteurs d'hier, qui n'étaient pas différents de ceux d'aujourd'hui. Eux aussi ne faisaient que leur « devoir ». C'étaient de braves prêtres. Ce qui nous manque, c'est d'être prêts à des sacrifices illimités pour sauver des âmes, pour conquérir le Royaume des Cieux ; d'être prêts à renoncer à des conquêtes provisoires. Il nous manque dès lors cette confiance en Dieu, cette confiance illimitée que Notre-Seigneur exigeait un jour de ceux qu'il envoyait prêcher sans un manteau de rechange, et sans un bâton... »

Le laïc ne doit pas s'étendre davantage sur ce thème, mais il lui sera peut-être permis d'émettre les considérations suivantes : Ne serait-il pas possible de concentrer sur Vienne plus de forces catholiques ? Cette concentration ne serait-elle pas facilitée par une plus puissante utilisation de la solidarité mondiale entre catholiques ? Marxistes et ploutocrates travaillent de conserve dans le domaine international enjambant continents et mers, ne cessant d'appuyer leur front commun là où il est menacé. A l'heure actuelle, Vienne est un des points les plus menacés de la chrétienté d'Occident. Sa destinée aura une influence décisive sur celle d'autres villes, sur la destinée de provinces elle-mêmes tout entières. Ne serait-il dès lors pas possible d'accumuler tout spécialement à Vienne les forces dirigeantes du catholicisme mondial ?

* * *

D'une très grande importance est, en Autriche, la question d'une *intelligentsia* catholique aussi nombreuse et forte que possible. La question, par exemple, d'une augmentation du nombre des professeurs catholiques dans les établissements d'instruction supérieure l'est aussi tout particulièrement. Enfin de compte, ce sont les « têtes », les couches intellectuellement supérieures de la population qui créent dans un pays la « mode » intellectuelle. La formation de ces couches n'en a que plus de prix. Voilà un fait souvent ignoré et négligé. Il semble quasiment à bien des gens que vingt membres d'une union d'apprentis valent plus que dix intellectuels, parce qu'ils disposent de deux fois plus de votes. Mais — c'est l'esprit qui règne, non le nombre. Il n'est donc pas catholique, en négligeant trop l'esprit, de promouvoir au rang « d'action d'Etat » ce qu'annoncent les bannières flottant au vent d'associations ouvrières, tout en ignorant l'œuvre culturelle qu'accomplissent les intellectuels. Il nous manque des cerveaux catholiques, des professeurs catholiques.

Tout compte fait, à quoi nous servirait un Parlement chrétien, si nous n'avons pas de nombreux universitaires catholiques pour former un personnel de fonctionnaires honnêtes et capables, des avocats et des médecins fidèles à la morale des lois chrétiennes ? Sur quoi se basent les succès du marxisme de nos jours ? Sur ce qu'il se laisse diriger du point de vue culturel et économique par son *intelligentsia*. Bien que ce soient surtout des ouvriers et de petites gens qui soient porteurs de l'idée marxiste, ces porteurs ont bien le sentiment qu'ils n'arriveront à quelque chose qu'en disposant d'une *intelligentsia*. D'où leur foi en celle-ci, fût-elle en majorité juive. Sur quoi se base la situation prépondérante dont jouit auprès de la population la presse libérale ? Sur les efforts qu'elle fait pour rassembler surtout et avant tout, des hommes de talent, pour les mettre bien en évidence, pour laisser parler des « têtes », non des bûches. Certes, le savoir n'est pas ce qu'il y a de plus élevé, et une paysanne bretonne peut être infiniment supérieure au plus sage des professeurs et valoir peut-être bien plus que ce dernier, aux yeux de Dieu. Mais c'est aussi le savoir qui fait partie de la culture et de l'activité chrétiennes. Le christianisme a commencé avec douze pauvres pêcheurs, dira-t-on. Oui, mais à ces pêcheurs se sont adjoints, en nombre toujours plus grand, des professeurs, des cerveaux. Plus tard, ce sont les cerveaux qui ont pris la direction du mouvement. Ce sont les cerveaux qui, au cours des siècles suivants, ont fondé la science de l'Occident, jetant par là les bases de la politique

chrétienne ecclésiastique culturelle et sociale. Les milieux catholiques commettent donc une faute en sous-estimant constamment la science et l'activité culturelle.

* * *

Instituts de chant pour garçons, écoles d'agriculture, collections artistiques, exhibitions musicales : parfait, Mais, dans la lutte culturelle que mène aujourd'hui l'Autriche, lutte vitale s'il en fut, les questions purement religieuses, celle d'une *intelligentsia* catholique dans le domaine scientifique et littéraire, sont d'ordre plus urgent encore. *Inter arma silent musae.*

Là où un pays s'est mué en champ de bataille, les beaux-arts n'ont qu'à partir en vacances. Une question se pose à ce propos. Ne pourrions-nous pas nous rendre de suite acquéreurs par-ci par-là de « convicts » pour étudiants, de maisons pour exercices spirituels? Il existe des établissements religieux ne comptant que peu de membres, et encore le nombre de ces derniers ne s'accroît-il guère. Ne pourrait-on pas réunir les religieux de ces établissements occupant deux ou trois maisons en une seule? Les maisons ainsi devenues libres et aussi pour une part les biens de ces établissements pourraient être mis à la disposition de l'apostolat ecclésiastico-culturel moderne. Certes, abbayes et couvents ne sauraient eux-mêmes trancher ces questions; une entente avec l'Episcopat et Rome serait nécessaire. Proposition ultra-audacieuse, dira-t-on. L'auteur ne l'eût pas énoncée si elle ne lui avait pas été suggérée à bien des reprises par des personnalités très éminentes du catholicisme autrichien et étranger (dont des prêtres) dans des entretiens particuliers. Il est indubitable que des époques de détresse et de danger justifient une modification opportune de la situation de bien des fondations religieuses de date antérieure. Que gagnent chapitres de cathédrales, fondations religieuses et couvents à voir les multiples immeubles à Vienne, saisis par les social-démocrates de la municipalité viennoise pour être transformés en appartements, sans qu'ils y recueillent aucun profit? Que de maisons pour étudiants, de bureaux centraux de propagande, de maisons pour exercices spirituels, de *Vereinshäuser* ne pourrions-nous pas récupérer, si l'autorité ecclésiastique se résignait à certains sacrifices qu'exige notre époque. Et ceci devrait se faire avant toute imixtion dans ce domaine, du bolchévisme municipal viennois!

* * *

Et la noblesse?

Autrefois les titres nobiliaires étaient accordés pour services éminents rendus à l'Eglise et à l'Etat. De ces titres, on peut dire ce qui s'applique à tous les titres : Ce dont tu as hérité de tes pères, travaille pour en rester le possesseur. De ce point de vue, bien des choses pourraient indubitablement être faites en maints endroits. L'auteur demandait dernièrement à un *leader* éminent des catholiques allemands, pourquoi chez les catholiques du Reich il y a tant de radicalisme, tant de réserve, d'incompréhension même à l'égard des milieux de droite de l'aristocratie catholique.

Il lui fut répondu que beaucoup de ces milieux sont trop peu pénétrés d'esprit de sacrifice à l'égard des tâches qui s'imposent au catholicisme de nos jours. On peut parfois obtenir beaucoup plus dans cet ordre d'idées des Juifs que de certains aristocrates catholiques! Quoiqu'il en soit, le fait est celui-ci : si l'aristocratie ne

consent pas à temps et volontairement, certains sacrifices, la social-démocratie lui tombera dessus demain, et opérera ses confiscations. Ne nous faisons pas d'illusions : sous le christianisme autrichien, le sol vacille. Si l'action catholique n'est pas puissamment vivifiée, si une nombreuse *intelligentsia* catholique ne surgit point, il faudra s'attendre à une sécularisation qui transformera les fondations religieuses autrichiennes en sanatoriums pour « camarades », en maisons de convalescence pour cheminots, social-démocrates, pour conducteurs de tramways et pour ouvriers de fabriques.

Nous devons nous attendre ensuite à ce que les gouvernants futurs de l'Autriche jettent les trésors artistiques, les collections d'armes et de tableaux, les gobelins et les statues des maisons nobiliaires sur les marchés artistiques de Paris, de Londres et de New-York, pour des fins d'ordre social; tout comme sont mises en vente aujourd'hui les trésors des tsars, de l'Eglise et de l'aristocratie russes.

* * *

Afin de faire progresser l'action catholique, il faut encore et avant tout encourager la littérature et la presse catholiques. Une bonne partie de l'activité pastorale s'écoule aujourd'hui encore comme si nous vivions en plein Moyen-âge, comme s'il n'y avait ni journalisme, ni théâtre, ni T. S. F., ni cinéma. On ne pense pas assez que le prédicateur de nos jours a des concurrents dans le dernier des instituteurs, lesquels non seulement prêchent vingt ou trente fois autant que le curé dans sa chaire, mais qui, en plus, prêchent partout.

Heureux celui qui ne doit aller ni au théâtre, ni au cinéma; il lui restera par là beaucoup de précieuse naïveté et de « virginité ». Et cependant, on voudrait voir des prêtres et des aristocrates dans les théâtres et les cinémas de nos jours, afin qu'ils se fissent un tableau bien net des périls et des poisons intellectuels auxquels est exposée la génération présente.

En contemplant ce tableau destructeur, les plus indolents se sentiraient épouvantés. A côté de la propagande antireligieuse et antimorale des films et des pièces de théâtre à la mode, il y a surtout la propagande qui consiste à enlever au peuple tout respect pour l'histoire et pour ses héros, tout culte de la tradition. On dirait que toute l'histoire n'est qu'une chronique scandaleuse.

Voyez donc, Messieurs les théologiens, comment au théâtre et au cinéma un Bernard Shaw tourne en ridicule tout ce qui est héroïque, un Schönherr représente sous des couleurs répugnantes les villageois, un Schnitzler prêche la religion de Vénus! Voyez, Messieurs les aristocrates, comment votre classe est traînée dans la boue dans des pièces telles qu'*Oesterreichische Komödie* et *Trischubel*! Comment les ombres seules de l'histoire autrichienne sont reproduites dans des films tels que « Mayerling », que « La Colline des généreux », « Le dernier logement militaire », « Le mangeur de violettes »! Encore ces côtés sombres sont-ils exagérés. Il vous faut employer tous vos efforts pour imposer silence à ces rugissements de l'« inculture ». Avant tout, préoccupez-vous de faire progresser par tous les moyens la presse qui s'applique à cette tâche.

Il y a 25 % des quotidiens autrichiens entre des mains chrétiennes : c'est trop peu. Jamais à la longue, il n'y aura de forte majorité chrétienne sociale dans le domaine de la politique autrichienne si ce parti ne possède la majorité de la presse.

D^r Joseph EBERLÉ.

Directeur de la *Schönerer Zukunft*, Vienne.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La mystique des Pays-Bas et la mystique Espagnole

Parmi les travaux de la Conférence d'Histoire et de Philologie de l'Université de Louvain, je voudrais signaler le IX^e fascicule de la deuxième série : *Les Ecrivains mystiques des Pays-Bas et la littérature espagnole, au XVI^e siècle*, publié par M. l'abbé Groult, docteur en philosophie et lettres, professeur au petit

séminaire de Bonne-Espérance, sous les auspices et la direction de son maître, l'éminent professeur Bayot. L'ouvrage du jeune érudit fait singulièrement honneur à l'*Alma Mater*, à notre enseignement catholique en général. C'est une œuvre qui décele la maturité de jugement, la sagacité du sens critique, la haute modération de l'esprit, un ensemble de qualités qui ne sont pas d'ordinaire l'apanage de la jeunesse.

Ecrit sans passion, avec une froide impartialité, sans souci de littérature mais dans une langue nette et ferme, le livre est farci de citations espagnoles non traduites qui font alterner à chaque page le castillan avec le français. L'auteur a-t-il craint, au risque de décourager le lecteur fourvoyé dans un livre qu'il

n'entend qu'à demi, de n'être pas assez pris au sérieux? Il pouvait s'épargner cette crainte. L'intérêt du volume se soutient par l'importance de la thèse et la richesse des détails.

Il s'agit de ce problème captivant : Est-ce que notre puissante Ecole de Groenendaël et de Windesheim a influencé la littérature mystique de l'Espagne au XVI^e siècle? Est-ce que les grands mystiques des Pays-Bas, avant tous le génial Ruysbroeck, ont emporté sur leurs ailes l'âme religieuse de l'Espagne? Est-ce que Thérèse d'Avila elle-même, sœur du prieur de Groenendaël par le génie, lui est redevable de quelque secrète inspiration?

On voit tout de suite s'ouvrir de profondes perspectives et l'admirable parti qu'aurait tiré d'un pareil sujet un Brémond qui nous aurait élégamment traduit les textes espagnols et latins, dessiné une galerie de portraits, répandu partout la vie. La préoccupation littéraire est étrangère au dessein de M. Groult, c'est bien son droit et si le jeune savant fut parfois tenté de colorer les pages arides de son livre, il faut reconnaître qu'il a, d'ordinaire, su résister à la tentation. A la porte des Conférences d'histoire et de Philologie a-t-on inscrit l'*Odi profanum vulgus et arceo*? On aurait tort.

* * *

M. l'abbé Cuylits, dans l'introduction du *Livre des Douze Béguines*, s'indignait presque à la pensée qu'un Jean de la Croix, un Pierre d'Alcantara, une Thérèse n'aient pas appartenu exclusivement à l'action céleste et que des souffles étrangers aient passé dans leur atmosphère. Rousselot n'y veut rien entendre. Il s'est rencontré cependant un grave historien espagnol, Menendez y Palayo pour affirmer l'influence des mystiques du Nord sur l'Espagne, pour l'affirmer même prépondérante dans la période d'incubation du mysticisme espagnol et la juger avec la sévérité des inquisiteurs.

M. Groult n'avance qu'à bon escient, mesure ses pas et sa conclusion dernière sera nuancée dans ses affirmations d'ailleurs très nettes.

Cette littérature mystique du Nord, il l'a d'abord inventoriée, puis il a relevé les indices de sa diffusion en Espagne, enfin distinguant soigneusement la période initiale du mysticisme de la Péninsule et celle de sa maturité, il a recherché les traces nombreuses que les œuvres des Pays-Bas ont laissées dans la littérature mystique castillane.

Le patient bibliographe remonte aux sources et les discute. Enfermé dans sa tâche sévère, le défricheur n'a pas laissé que d'entrevoir la poésie de son sujet. Il s'écrie, à la fin de son introduction : « Mais si l'on pouvait percevoir comme un souffle de chez nous qui s'en serait allé jusqu'en Espagne, y éveiller ou attiser les mystiques ardeurs?... »

Est-il surprenant que le sol profondément catholique des Pays-Bas se soit paré, au Moyen Age, d'une floraison mystique? On voit, dès le XII^e siècle, des philosophes et des théologiens, parmi lesquels brille d'un éclat supérieur Hugues de Saint-Victor, sublime contemplatif, fondateur de l'école victorine, traiter scientifiquement de cette connaissance intuitive et expérimentale de Dieu.

Notre XIII^e siècle, qui s'ouvre avec les apparitions de sainte Julienne, voit éclater la mystique dans une phalange de vierges en tête desquelles marche la mystérieuse Zuster Hadewijck et, par un phénomène concomitant d'observation constante, Satan, singe de Dieu, fait éclore le faux mysticisme, caricature du vrai, avec Marguerite Porrette de Tournai et la fameuse Bloemardinne de Bruxelles : c'est le bégnardisme hérétique, le quiétisme dépravant.

Au début du XIV^e siècle surgissent deux écoles, nettement distinctes, l'une et l'autre très fécondes en auteurs, l'école rhénane, qui a pour centre Strasbourg, plus spéculative et idéaliste, incarnée dans maître Eckart, suspect de panthéisme; l'école brabantonne, qui a pour centre Groenendaël, puis Windesheim, incarnée dans Ruysbroeck l'Admirable, qui écrivit comme Jean à Pathmos, s'élevant par la contemplation du Christ jusqu'à l'essence divine pour redescendre jusqu'aux applications de la vie pratique.

Si Tauler, Suso, Nicolas de Strasbourg continuent Eckart dans une ligne plus orthodoxe, c'est une légion de disciples que produit Ruysbroeck, puisque Gerard Groult fonde avec Florent Radewijns les *Frères de la vie commune* pour lesquels Florent bâtit Windesheim, entre Deventer et Zwolle. Centre rayonnant autour duquel gravitèrent quatre-vingt-deux monastères en 1464, pro-

fondément imprégné de l'esprit de Ruysbroeck, continuatrice des traditions de Groenendaël, Windesheim engendre une foule d'auteurs mystiques, en tête desquels apparaît l'immortel Thomas à Kempis, l'auteur de l'*Imitation*, qui, par Jean de Schonhoven, se rattache étroitement à l'ermite de Groenendaël.

Deux théologiens illustres se détachent, en dehors des chanoines réguliers, le Frère franciscain Henri Herp ou Herph ou Harpius, qui écrivit un des ouvrages les plus retentissants : *Théologie mystique*, presque un décalque, d'ailleurs, des *Noces spirituelles* de Ruysbroeck, et Denis Rijckel ou le Chartreux, dont la science universelle et l'éminente sainteté font resplendir le nom à la fin du Moyen Age.

* * *

Etait-il possible qu'une telle littérature restât confinée dans les étroites limites des Pays-Bas et ne rayonnât pas au dehors? Pas de Pyrénées en tout cas, pour la pensée. Comment l'Espagne, avec laquelle nous n'avons fait qu'un royaume pendant longtemps, entre laquelle et nous les échanges intellectuels, littéraires et religieux, étaient réguliers, à qui nous avons donné Erasme, comme le plus illustre représentant de l'humanisme, comment l'Espagne aurait-elle fermé ses frontières à nos mystiques? Mais c'est nous qui avons introduit l'imprimerie en Espagne, tandis que nous imprimions en masse des ouvrages espagnols. Nous combattions ensemble l'ennemi commun, le protestantisme, nos index de Louvain servaient de base aux index des Cano, des Quiroya, inquisiteurs. Les religieux de même famille étaient de merveilleux agents de liaison entre les deux pays.

Avec une attention méticuleuse, à laquelle rien n'a pu échapper, M. Groult a dressé, d'après les bibliographies hispaniques et les documents de l'Inquisition, une liste imposante d'ouvrages spirituels des Pays-Bas édités en Espagne.

Sous la sécheresse de cette nomenclature, il est aisé de découvrir et de se représenter la puissance de pénétration dans l'âme de l'Espagne de la pensée des maîtres du Nord.

L'*Imitation*, souvent appelée alors le *Contemplus*, imprimée, en 1473, à Utrecht, apparaît en Espagne, en 1482, et y est traduite la même année. « Quel appoint de force, de richesse et de sécurité le petit chef-d'œuvre de la mystique du Nord dut apporter à l'Espagne! »

A l'entrée des voies mystiques, il faut se convertir par la méditation des fins dernières : Voici l'opuscule de Denis le Chartreux : *De Quatuor Novissimis*. — *Des Quatre Fins dernières*, éditée en 1487, publiée en Espagne en 1490, et qui, pendant un siècle, y restera populaire.

Il fallait ensuite orienter l'âme méditative vers l'oraison mentale : le *De Spiritualibus Ascensionibus* — *Des Elevations spirituelles*, de Gérard Zerbolt de Zutphen, Frère de la vie commune, éditée en 1490, apparaît en Espagne en 1499, suivi par le *De Reformatione vivum animae*. — *De la Réformation des forces de l'âme*, du même auteur, 1492, aux Pays-Bas, 1500 outre-monts.

Et encore, cette vaste compilation mystique, le *Rosetum*; cette roseraie embroussaillée, 1,000 pages in-folio, l'œuvre célèbre de MOMBÆR; elle vit le jour, ici, en 1491, 1494, et parut là-bas en 1500 et même bientôt traduite.

Comment ne pas signaler cette *Vie du Christ*, de Ludolphe de Saxe, Dominicain qui mourut prieur de la Chartreuse à Strasbourg? Parue en 1495, cette œuvre si vite popularisée, fut immédiatement traduite en Espagne, tout comme les *Institutions*, de Tauler, en 1554.

Alors, l'âme espagnole prête à prendre son vol, trouve des guides, des entraîneurs vers les cimes de la contemplation : Herph leur présente sa *Théologie mystique*, éditée en 1538, 1545, 1555 et qui apparaît dans la Péninsule au plus tard en 1559, précédée par le *Directoire d'or*, de 1513, 1527, qui fut, là-bas en 1535.

Telles sont les dates des éditions typographiques, mais il est certain, de quelque obscurité que se voile l'introduction du F. Herph en Espagne, qu'il s'y révéla vers 1515 et que sa vogue, interrompue par l'Inquisition, reprit étonnante vigueur à la fin du XVI^e siècle.

Et le grand Ruysbroeck? Faut-il en croire Menendès y Pelayo, qui le fait traduire en espagnol, dès le début du XVI^e siècle? M. Groult, qui ne veut rien affirmer sans preuve, reste sceptique et croit que l'Admirable ne fut connu que par la traduction latine de Surius, vers 1555. Comment d'ailleurs la terre classique de la foi eût-elle pu rester étrangère au plus sublime docteur des Pays-Bas?

De l'ensemble des faits et des dates rassemblés par M. Groult, il résulte avec évidence que la littérature mystique du Nord ne cessa d'y grandir en importance, de croître en estime et en vogue. Comment admettre que, si tous les satellites y jetaient un tel éclat, ce soleil seul fût noyé dans la brume?

* * *

Cette conclusion jaillira d'ailleurs avec force de l'étude des écrivains castillans. L'auteur s'y est livré avec la conscience de l'érudit, il a tout compulsé ou peu s'en faut; là où il a dû se borner à un examen superficiel, il le reconnaît sans ambages; là, où il s'arrête, où il enfonce les pointes de sa critique exhaustive, par exemple dans Osuna et surtout Jean des Anges, il est récupérateur implacable de ce qui revient aux Pays-Bas.

Francisco de Osuna (1497-1542) ouvre la lignée des écrivains mystiques de l'Espagne. Son ouvrage le plus célèbre est le *Troisième Abécédaire*. M. Groult, qui sait comme personne décortiquer un livre de spiritualité espagnole, démontre que le fameux *Abécédaire* n'est qu'une sorte de commentaire, de développement, très libre d'ailleurs, d'une vingtaine de pages des *Noces spirituelle*. Il relève les points de contact nombreux et particulièrement celui-ci, qui est tout à l'honneur d'Osuna, que pas plus pour lui que pour Ruysbroeck, l'humanité du Sauveur n'est un obstacle à la plus haute contemplation.

Il paraît aussi que l'Espagnol s'est inspiré de l'*Imitation*, de Mambauer ou Mauburnus. Cependant, avec sa loyale critique, M. Groult repousse l'idée de dépendance accusée, à défaut de correspondances verbales, à l'égard de nos mystiques, se bornant à relever les caractéristiques essentielles communes entre le *Tercer Abecedario* et notre littérature.

Il en va autrement de Garcia de Cisneros, dans cette période primitive, qui utilise largement, sans les citer, dans son *Hortulus rosarum*, Thomas à Kempis, Mambauer et Gérard de Zutphen.

Il se rattache à Cisneros une question passionnante pour les Jésuites : la genèse des *Exercices* de saint Ignace, dont Mgr Janssens et d'autres attribuaient la paternité à l'abbé de Montserrat où Inigo de Loyola s'initia, après sa conversion, à la vie spirituelle. A l'encontre des jésuites extrémistes qui revendiquent pour leur fondateur l'absolue originalité du célèbre petit livre qui a converti plus d'âmes qu'il ne renferme de mots, le P. Watrigant a mis les choses au point. La systématisation est ignatienne, et, en définitive, c'est elle qui fait la force des *Exercices*, sa force de logique contraignante. Le fond est inspiré de Cisneros, mais surtout de Gérard de Zutphen — où il a pu trouver l'examen particulier — de la *Vita Christi* de Ludolphe, et, peut-être, même de Help.

* * *

Si la littérature du Nord n'a pas exercé une influence prépondérante durant la période primitive du mysticisme espagnol, il faut reconnaître que dans la seconde Laredo et Grenade eurent plus d'accointances avec nos mystiques et que, si les deux astres du firmament espagnol, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix sont deux génies indépendants, le XVI^e siècle ne s'est pas achevé sans un puissant renouveau de notre littérature. Jean des Anges, dit M. Groult, tenta de rendre vigueur à l'âme castillane dont l'élan spirituel s'affaiblissait, en lui infusant une abondante sève brabançonne.

Juan de los Angeles (1536-1609) est réputé en Espagne un des plus grands écrivains mystiques, et il n'y en a pas qui soit aussi largement, aussi impudemment tributaire de l'école brabançonne. La dissection de ses œuvres, l'analyse particulièrement serrée des *Dialogues sur la Conquête du royaume de Dieu*, est pleine de révélations troublantes. Sur deux colonnes juxtaposées, M. Groult étale des plagiats de chapitres entiers de Help et de Ruysbroeck. C'est avec sa sérénité coutumière que l'analyste procède à cette exécution et avec une ingénieuse indulgence qu'il s'efforce de blanchir l'éminent franciscain qui n'avait pas fait vœu de pauvreté littéraire.

Mais l'essentiel est que Jean des Anges, en accueillant avec transport Help réhabilité, en le traduisant copieusement ainsi que l'Admirable, a puissamment contribué à leur diffusion.

Et, selon une curieuse hypothèse de l'auteur, qui sait? n'est-ce pas « en apercevant en relief Ruysbroeck et Help dans les *Dialogos*, que Menendès y Pelayo aura hâtivement généralisé »

et conclu de l'épanouissement de la littérature mystique, brabançonne ou vindésheimienne dans la grande époque, à sa diminution dans la période initiale, aux vigoureuses racines qui eurent à jeter.

* * *

Au cours de l'ouvrage, l'auteur a rencontré l'autre appréciateur de l'historien espagnol qui fait peser sur nos mystiques la responsabilité de toutes les folies des Alumbados, les illuminés de l'Andalousie. Avec la plus rigoureuse logique, il démontre que la preuve de cette influence néfaste de nos mystiques est encore à faire. L'illuminisme a poussé comme l'ivraie dans les champs de la mystique, à toutes les époques.

De cette belle et forte étude, que j'eusse souhaité revêtue d'un charme littéraire, mais dont toutes les compétences reconnaissent l'austère solidité et l'objectivité impartiale, se dégage un conclusion bien faite pour légitimer ici un mouvement de fierté. Nous sommes pour quelque chose dans la gloire mystique de la catholique Espagne. L'âme de nos grands mystiques a fait tressaillir l'âme espagnole.

Nous avons ouvert la voie à sa littérature spirituelle et nous l'avons fermée avec éclat. Garcia de Cisneros, son initiateur, Juan de los Angeles, l'un de ses derniers et plus brillants docteurs nous appartenent. Ces deux anneaux de la chaîne sont forgés de notre métal, dit M. Groult.

Nous avons par infiltration d'abord, puis plus ouvertement fait passer les sublimes spéculations de Ruysbroeck dans l'âme espagnole. Nous n'avons pas inspiré Thérèse ni Jean de la Croix, mais nous avons créé l'atmosphère où leur génie est éclos.

Ne disons pas, comme le P. Chocarne, que l'école mystique de l'Espagne est fille de l'école de Groenendael. Ce serait exagérer tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances. Mais nous osons dire que, sans Groenendael, la mystique espagnole n'eût pas été ce qu'elle fut.

Nous souhaitons ardemment que M. Groult creuse le sillon où il s'est engagé, il y fera lever une ample moisson.

J. SCHYRGENS

ALLEMAGNE

Mentez, mentez toujours.

L'Allemagne possède une importante encyclopédie, le *Hanbuch des Wissens* de Brockhaus, extrêmement répandue et qui compte plusieurs éditions.

Dans une de celles qui fut publiée très peu de temps après l'armistice, à l'article de *Belgien*, l'auteur a imputé à la Belgique d'avoir déclaré la guerre à l'Allemagne.

« Lors de l'explosion de la guerre mondiale, écrit l'auteur de cet article, la Belgique refusa d'accorder à l'Allemagne son exigence de laisser passer des troupes allemandes par son territoire et déclara la guerre à l'Allemagne le 6 août, au point que les Allemands entrèrent en ennemis dans le pays, conquièrent Liège, Bruxelles et Anvers et occupèrent la plus grande partie du pays qui fut alors placé sous une administration allemande. »

Dans un tirage de 1925, le même mensonge fut répété mais dans une rédaction quelque peu modifiée :

« Lors de l'explosion de la guerre mondiale, lisons-nous dans ce tirage, la Belgique refusa d'accepter l'ultimatum allemand et de permettre le passage de troupes allemandes. Néanmoins les Allemands entrèrent dans ce pays, furent reçus en ennemis par les Belges (la déclaration de guerre de la Belgique est du 6 août 1914), conquièrent Liège, Bruxelles, Anvers et occupèrent la plus grande partie du pays qui fut placé sous une administration allemande. »

Cette manière de présenter les faits provoqua de divers côtés d'énergiques protestations même dans des pays de langue alle-

mande. Certains journaux suisses, et parmi eux notamment le très germanophile *Berner Tagblatt* protestèrent nettement.

Ces protestations ne sont pas restées sans effet. Dans un tirage de 1926, des modifications sensibles ont été apportées aux textes de deux tirages précédents.

La dernière rédaction est la suivante :

« Lors de l'explosion de la guerre mondiale, la Belgique refusa d'accepter les exigences de l'Allemagne fixées dans une mise en demeure du 29 juillet 1914 comportant un délai pour la réponse et d'autoriser le passage de troupes allemandes moyennant le paiement au comptant des réquisitions de ses troupes et l'obligation prise de réparer tous les dommages causés. Malgré la déclaration faite par le Gouvernement belge le 3 août qu'il repousserait par la force toute violation de sa neutralité, les troupes allemandes entrèrent en Belgique et occupèrent la plus grande partie du pays qui fut alors placé sous une administration allemande. »

Il n'est plus question de déclaration de guerre de la Belgique à l'Allemagne.

Mais le mensonge a été répandu pendant six ans par le *Handbuch des Wissens*. Combien d'esprits n'en ont-ils pas été pénétrés et ne continueront-ils pas à en être pénétrés, car nombreuses sont les familles où la dernière édition du dictionnaire ne remplacera pas les anciennes.

Si le *Handbuch* est venu à résipiscence au sujet de la déclaration de guerre de la Belgique à l'Allemagne, il n'en est pas de même du *Wörterbuch des Völkerrechts und der Diplomatie*, publié sous la direction du docteur Karl Strupp, professeur à l'université de Francfort, considéré comme un des principaux juristes de droit international de l'Allemagne.

Cet ouvrage contient un article relatif à la Belgique, rédigé par le professeur Meurer de Würzburg. A la page 425 colonne 1 du tome II, on lit : « Le 4 août 1914 eut lieu également la déclaration de guerre de la Belgique. » On voit que le *Handbuch* et le *Wörterbuch* ne sont pas d'accord sur la date de la déclaration de guerre.

Il est symptomatique de l'objectivité de la science allemande que de voir émettre encore plusieurs années après la cessation des hostilités de pareils mensonges par la plume d'écrivains qui font autorité en Allemagne.

Pauvre science et pauvre mentalité germaniques.

GRANDE-BRETAGNE

L'avenir

D'après un article du docteur Adolf Grabowsky : Les problèmes fondamentaux de l'Angleterre dans *Die Zeitschrift für Politik*, fascicule 5, 1927.

Quels sont les plus importants des facteurs qui, malgré toutes les difficultés, n'en contribuent pas moins à maintenir la cohésion de l'Empire britannique? Le système économique, la langue, la culture et le « style de la vie », la Cotonne, la flotte. Ce sont là des forces qui ont pris naissance au cours du développement historique, elles se diversifient notablement l'une de l'autre, souvent l'étranger peut difficilement les comprendre. Quoiqu'en pense Dibelius, quoiqu'il faille penser des antagonismes qu'il énumère dans son livre sur l'Angleterre, antagonismes qu'il estime menacer tout l'édifice, l'Empire britannique est viable. L'Angleterre après avoir perdu les Etats-Unis, a abandonné les systèmes dangereux de tenir ses possessions d'outre-mer en tutelle; elle a partout sacrifié la théorie à la pratique : jamais elle ne s'est cramponnée à des privilèges désuets au nom de son « prestige », et c'est cette politique généreuse qui lui a permis de façonner un Empire organisé sans organisation tangible. Politique qui s'est manifestée concrètement dans la dernière conférence impériale.

La mère-patrie a vaincu grâce à ses gestes libéraux. Elle a ouvert toute grande la porte de l'Empire. Elle a invité à en sortir tout Dominion qui s'y sentirait disposé, elle s'est par là prémunie contre toutes les désertions. Des faits tels que le mouvement d'émancipation qui travaille à l'heure qu'il est les Indes, ne doivent pas être surestimés.

Un Empire qui semble défier tous les concepts ayant trait à l'Etat et au droit des gens restera toujours pour nous une énigme; cependant cette énigme, ce mystère vit et respire. Voilà qui suffit aux Anglais. Ce sentiment des réalités devrait nous servir d'exemple.

Que dire de la crise économique que traverse l'Angleterre? Cette crise est à proprement parler d'ordre industriel. Le monopole dont avait, tant d'années durant, joui l'industrie britannique l'avait poussée à s'endormir sur ses lauriers. Conséquence : l'épanouissement du commerce, un épanouissement qui a désarçonné à demi l'industrie.

Comment sortir de cette situation? En se ralliant à l'orientation nouvelle adoptée dans ce domaine de la politique économique par le parti libéral. Il faut suivre Lloyd George ou Keynes recommandant de laisser là ces formes surannées de l'individualisme en vertu desquelles l'industrie ne se prête ni à une coopération organisée, ni à une nationalisation. Un propriétaire de mines se croyant en droit de disposer de ses mines exactement comme s'il s'agissait de sa montre, dussent-elles rester inactives une année entière.

Le parti libéral anglais a, de ce point de vue, un rôle important à jouer dans l'évolution future de l'Angleterre. Dans une Angleterre où les luttes de classes commencent, il ne lui sied pas de se comporter en parti du milieu, se contentant de tous les compromis, Non; il lui faut être un parti central, s'assimilant à un égal degré le programme du parti conservateur et celui du parti travailliste et de ce fait les distançant, et de beaucoup.

ÉTATS-UNIS

Charles Lindbergh

C'est à tort qu'on a parlé de raid téméraire accompli sans préparation et avec des instruments rudimentaires. L'homme était admirablement outillé; l'avion avait fait ses preuves, et jamais appareil n'avait été aussi « scientifiquement » équipé.

Nous extrayons ces lignes d'un très intéressant article paru dans le dernier numéro de *l'Illustration*.

Charles A. Lindbergh n'a pas vingt-six ans. Officier pilote de l'aviation militaire américaine, il acquiert dans les rangs de cette arme d'élite la réputation d'un « boy » plein d'allant et de courage, réputation que soulignent deux sauvetages en parachutes réussis avec bonheur.

Lorsque, voici moins de deux ans, l'administration des postes américaines décide de faire exploiter par des entreprises privées les lignes aériennes postales qui viendront se brancher sur la ligne transcontinentale New-York-San-Francisco, ces jeunes compagnies — constituées sur des bases commerciales saines — font appel aux éléments les plus entreprenants de l'aviation. Lindbergh est des premiers à tenter le rude métier nouveau; bientôt, ayant quitté l'armée, il est pilote sur la ligne Chicago-Saint-Louis; et c'est de nuit qu'il transporte les *airs mail bags*, les sacs postaux que tout pilote se sent engagé d'honneur à mener à bon port, par tous les temps.

Imagine-t-on l'obscur besogne et ses risques? Voici d'ailleurs qui les illustre : deux fois, dans les dernières semaines de 1926, Charles Lindbergh, pris dans la brume, a dû sauter de nuit en parachute pour sauver sa vie. Les circonstances de ces deux sauvetages, qui portent à quatre les records de Lindbergh, donnent une idée de l'homme et du métier où il a gagné son expérience; elles valent donc d'être rapportées ici.

Lindbergh, arrivant de nuit aux approches de Chicago, est gagné par la brume; il ruse avec elle, cherche à échapper, à trouver le terrain de Maywood; la brume s'étend, elle enveloppe l'appareil; pendant plusieurs heures le pilote s'obstine, et l'essence s'épuise; il est aux environs de Chicago, peut-être sur la ville, peut-être sur le lac; il a beau se rapprocher dangereusement du sol, il ne parvient pas à distinguer le moindre repère. Lindbergh remonte à

1,700 mètres, coupe son moteur, met l'appareil en descente, enjambe le fuselage et saute; son avion semble le poursuivre, décrit cinq cercles tout près de lui, s'éloigne enfin dans le brouillard; il ira se briser dans un champ, les sacs postaux indemnes; le pilote prendra terre dans une pièce de blé voisine, dont la brume dérobait l'approche jusqu'au dernier instant.

Peu après, par nuit de neige, de pluie et de brume, Lindbergh dut encore sauter aux environs de Covell, dans l'Illinois. Le brouillard l'ayant enveloppé près de la ville de Peoria, il gagna à l'estime une région de population moins dense; puis, tentant un dernier effort pour s'évader des nuages, il monta — en vain — jusqu'à 4,700 mètres. Il coupa alors son moteur, mit légèrement l'avion en descente, puis se disposa à sauter à droite; mais comme l'avion lui-même — penchant du même côté — tendait à descendre en vrille et à une vitesse qui rendait l'atterrissage scabreux pour les sacs de poste, Lindbergh reprit sa place de pilote, redressa l'appareil, régla sa descente, sauta à gauche, se laissa tomber quelques secondes avant d'ouvrir son parachute, enfin, — celui-ci déclenché, — commença une longue descente, secouée de violentes oscillations, dans la neige et dans la pluie. Comme la brume s'assombrissait, le pilote sortit de sa poche un projecteur portatif de 500 pieds de portée et en dirigea le faisceau vers le sol. Celui-ci n'apparut pourtant qu'au dernier instant, trop tard pour que Lindbergh pût distinguer une clôture de fils de fer barbelés sur laquelle il s'arrêta sans mal, protégé par ses vêtements spéciaux. Cette fois encore le courrier fut retiré intact de l'avion brisé.

On admettra qu'un tel homme était qualifié pour mener à bien l'entreprise transatlantique. Lorsqu'ils apprirent la détermination de celui qu'ils appelaient « Charles le veinard » — « Lucky Charlie », — nombre de ses camarades et de ses pairs, les aviateurs américains, pensèrent sans doute : « Il va encore se tirer de là... ». Leur espérance s'accrût lorsqu'ils virent Lindbergh traverser en deux étapes, qui n'étaient presque qu'un seul vol, de San-Diego à New-York par Saint-Louis, le continent américain.

Du coup le grand public, jusque-là peu informé, prêter attention à ce jeune et grand gaillard, un peu dégingandé, qui parlait de partir seul pour la grande aventure et qui, le matin du 20 mai, s'envola.

Il s'envola de justesse, après une course lourde sur le mauvais terrain du Roosevelt Field; il froissa de ses roues les fils téléphoniques qui auraient pu mettre un terme brutal au voyage; il mit le cap sur Boston et la Nouvelle-Ecosse, et il disparut bientôt, livré à une machine dont le sort désormais commandait le sien.

CATHOLIQUES BELGES

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

TAPIS D'ORIENT ANCIENS ET MODERNES

V. SÉGOURA

Rue de l'Hôpital, 43

BRUXELLES — Téléphone 248,71

Restauration invisible de Tapis et Tapisseries
PRIX MODÉRÉ

LES VOYAGES ECONOMIQUES

La Compagnie Internationale

" LE GLOBE "

3, Avenue Louise
BRUXELLES

107, Meir
ANVERS

lance au cours de cette saison une série de voyages économiques, d'une durée de 5 à 8 jours, pour permettre à tous de passer une agréable vacance aux Pyrénées, en Suisse aux meilleures conditions de prix et de confort.

Lourdes et les Pyrénées

21 au 28 juin - 20 au 27 juillet - 20 au 27 août

1^{er} jour : BRUXELLES-PARIS.

2^e jour : BORDEAUX-BIARRITZ. Après-midi à BAYONNE et visite de la plage. Logement à LOURDES.

3^e, 4^e, 5^e, 6^e jour : Séjour complet à LOURDES.

7^e jour : PAU. Départ pour PARIS.

8^e jour : PARIS. Pèlerinage à MONTMARTRE et visite de PARIS en auto-car. Retour à BRUXELLES à volonté, le billet étant valable 30 jours.

Prix par personne : 1250 francs belges

950 francs belges

(tout compris)

8 jours en Suisse

Ascension du Righi en chemin de fer de montagne

BRUXELLES-BALE-ZURICH-LE RIGHI-LUCERNE-LE LAC DES 4 CANTONS-MEIRINGEN-les GORGES de l'AIR-le LAC de BRIENZ-INTERLAKEN, séjour, le LAC de THUN-BERNE-BRUXELLES.

1325 francs belges tout compris :

3^{me} classe de chemin de fer en Suisse.

1125 francs belges tout compris :

3^{me} classe de chemin de fer sur tout le parcours.

Croisières de Vacances

aux États-Unis et au Canada

Du 6 août au 17 septembre 1927

PRIX AU DEPART DE MARSEILLE :

300 Dollars 2^e économique,

350 Dollars 2^e classe,

450 Dollars 1^{re} classe.

Excursion dans toutes les escales en Espagne-Lisbonne-Ponta-Delgada-Horta-les Açores-Tanger (9 jours à New-York. Visite de la ville en auto-cars).

Croisières d'Etudiants en Orient

du 25 juillet au 26 août 1927

Marseille-Alexandrie-Le Caire-Beyrouth-Jaffa Jérusalem-Bethléem-Constantinople-Smyrne-Le Pirée-Messine-Palermo-Mowreale-Naples-Pompéi-Marseille.

Prix par personne : 160 Dollars

Renseignements et détails à la C^{ie} Internationale

LE GLOBE

3, Avenue Louise, BRUXELLES
107, Place de Meir, ANVERS